JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

40

26 février 1994
paraît six fois par an
septième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Rien ne sert de discourir, il faut agir à point.

Le philosophe, la dialectique et le porte-jarretelles

ON sait que le philosophe pense, quant à en conclure pour autant qu'il existe, c'est peut-être aller trop vite en besogne. S'il est incontestable que toute philosophie est une réponse à la question de l'homme, n'attendez pas de réponses véritables des discussions théoriques, qui la plupart du temps roulent sur des fictions. Rapporter les discours des philosophes ne saurait donc suffire. Les vraies réponses sont des réponses vivantes, des hommes vivant et agissant. Ne cherchez pas trop la femme qui se révèle être essentiellement une empêcheuse de philosopher en rond. Bref, un philosophe, ça naît, ça meurt, ça mange, ça dort, et certains vont même jusqu'à copuler. Oui, sans doute, mais comment ?

Ce joyeux drille : Immanuel Kant

Frédéric Pagès, journaliste au *Canard enchaîné* et accessoirement agrégé de philosophie, vient de combler une lacune : il est allé voir quelle application ces dignes penseurs ont faite de leurs préceptes et règles de vie en glânant non seulement les instants mémorables et exemplaires, il y en aurait trop peu, mais surtout les faits les plus banals, les plus anecdotiques.

Commençons par la fin. On est en droit d'attendre d'un illustre penseur une mort digne et exemplaire. *«Mourir fait partie de l'œuvre d'un penseur. C'est le dernier chapitre de son dernier livre. Il n'a pas le droit de la rater ni de nous décevoir. On attend de lui du style, de la classe, et même, s'il est d'humeur badine ce jour-là, un bon mot, une pirouette, une chute.»* Rien d'admirable pourtant dans les descriptions que nous offre Pagès : des suicides ratés, des indigestions de pâtés frelatés, des accès de folie. Mourir avec panache ne semble pas être à la portée du premier philosophe venu. Vivre non plus d'ailleurs, tant il semble difficile de donner le nom de destin à ces enchaînements de faits étriqués.

Kant semble être un modèle du genre. Outre sa *Critique de la raison pure*, on retiendra qu'il est l'inventeur du porte-jarretelles pour hommes. D'une ponctualité maladive, il tenait à tout maîtriser, jusqu'à ses sécrétions. *«Lors de sa promenade quotidienne, il veillait à ne pas transpirer. Pas une goutte ! C'était un impératif catégorique pour lui. Une maîtresse, un coït, même occasionnel représentait un prélèvement d'humeur dangereux pour la conservation de sa force vitale. Il voulait tout garder... Sueur, salive, sperme... Rétention généralisée...»*

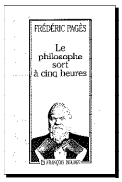
Avant Kant, le philosophe était homme d'église, magistrat, mathématicien, rentier, SDF. Il voyageait, fondait les écoles, formait des disciples, vivait parfois en ermite, au sommet d'une colonne, loin de la foule pour mieux s'exposer. *«Imagine-t-on aujourd'hui un Bernard-Henri Lévy faisant retraite au sommet de la colonne Vendôme ?»*

Avec Kant, le philosophe se mue en professeur, en fonctionnaire. La sagesse devient synonyme de frilosité. Dès lors, philosopher c'est commenter. *«Commenter Derrida qui commente Heidegger qui commente Nietzsche qui commente les Grecs...»* En entrant dans l'ère du «néo» quelque chose, le philosophe n'a plus vraiment besoin des autres pour exister.

Pagès exagère à peine. Sous le comique des anecdotes, c'est du rôle du philosophe dans la cité qu'il est surtout question, rôle qu'il est peut-être urgent de redéfinir.

On pourrait trop hâtivement conclure, à la lecture de ces quelques pages, que les philosophes construisent des palais, des cathédrales et qu'ils se contentent de vivre dans l'écurie. Mais il est sans doute plus sage de convenir une bonne fois pour toutes qu'en ce qui concerne la vie, nous sommes tous des apprentis.

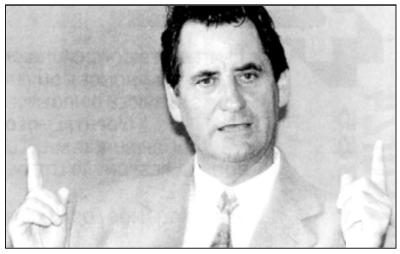
M.T.



Frédéric Pagès
Le philosophe sort à cinq heures
François Bourin,1993, 171 p., Frs 30.10

Tous les résultats et discours du Grand Prix du Maire de Champignac 1993 pages 6-7

Pierre Duvoisin, déjà candidat au Grand Prix du Maire de Champignac 1994 page 1



LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Groenland : 16 couronnes
Grenade : 7 $ caraïbes
Egypte . 8,2 livres
Emirats : 9 dirhams
Equateur : 3174 sucres
Ethiopie : 5 bins
Finlande : 11 marks

Collaborèrent à ce numéro:

Jean-Frédéric Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Anne Bourquin Büchi
Emma Croisset
Jean-Jacques Marmier
Christian Michel
Anastase A. Niedavolnik
Claude Pahud
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

«De nombreuses couleurs ont été testées au moment de la mise en service de la fontaine de la Riponne. Manifestement, la couleur blanche donnait les meilleurs résultats. Dans les véritables couleurs testées, à savoir le bleu, le jaune orangé, le vert et le rouge, seul le bleu donnait un résultat acceptable et intéressant. Aussi a-t-il été décidé pour l'exploitation des six prochains mois, de maintenir ces deux couleurs. Durant l'année 1994, des réflexions seront faites pour savoir s'il y a lieu d'induire des modifications, par exemple suppression de la couleur bleue ou introduction d'une nouvelle couleur. Mais cela ne se fera que si cela amène un plus par rapport à la situation actuelle.
Quant à la cadence des jeux d'eau (dix différents aujourd'hui), elle atteint cinq minutes entre chacune des dix figures avec répétition rapide toutes les minutes ensuite. Il est prévu, au plus tard d'ici le printemps prochain, de réduire la distance temporelle entre les figures à trois minutes, avec à nouveau répétition toutes les minutes de ces dix figures en fin de série.»

Daniel Brélaz,
directeur des SI lausannois,
in *Journal communal*, 26 nov. 1993

«Or, comme chrétiens, nous sommes bien obligés d'affirmer que notre croyance est la vraie : non pas parce qu'elle est la nôtre, non pas parce que nous le pensons, non pas parce que nous connaissons mal celles des autres, mais parce qu'elle se donne elle-même pour telle.»

Roger Barilier, pasteur,
in *NR Hebdo*, 1er octobre 1993

«Pour l'image, on conservera le souvenir d'une majorité rose-verte qui se maintient à Lausanne, et qui fait jeu égal à Yverdon et à Vevey.»

Laurent Ballif, secrétaire du PSV,
in *Tribune socialiste vaudoise*,
novembre 1993

«Le canton qui a envoyé Claude Nicollier dans l'espace doit pouvoir rebondir économiquement.»

Pierre Duvoisin,
encore Conseiller d'Etat vaudois,
in *24 Heures*, 11 décembre 1993

«Je ne pense pas que le costume ajoute quelque chose en plus et enlève quelque chose en moins.»

Jean-Marc Schwenter, procureur,
à propos de la robe des avocats,
supra *RSR1 La Première*,
8 décembre 1993

«Je suis heureux et fier d'appartenir à un parti de tolérance, de respect d'autrui, à l'heure où le post-communisme mondial prend figure d'un nouveau fascisme ou de popularisme raciste.»

Pierre Cevey,
Conseiller d'Etat démissionnaire,
in *NR Hebdo*, 21 janvier 1994

«L'intelligence refuse et transgresse les frontières.»

Philippe Joye, alors candidat
au Conseil d'Etat genevois,
publicité in *Le Nouveau Quotidien*,
novembre 1993

«A mon avis, la jeunesse et l'instruction forment une part importante du futur, et leur gestion ne devrait pas échapper au Parti radical.»

Pierre-louis Bornet, président
du Parti radical vaudois,
in *24 Heures*, 9 novembre 1992

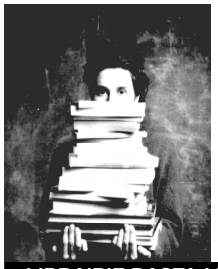
«Je suis radical parce que je crois en la capacité de l'individu de se débrouiller tout seul tout en faisant preuve d'une certaine solidarité.»

Paul Rochat, du Chenit
mais qui aime l'ordre,
in *24 Heures*, 29 décembre 1993

«Notre situation actuelle ne résulte d'aucune opération mafieuse. Nous créons des titres et sommes victimes de la défection de la concurrence.»

Pierre Lamunière, bientôt unique éditeur romand de journaux,
in *Journal de Lausanne et Gazette de Genève*, 17 décembre 1993

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Courrier des lecteurs

D'un nain genevois adepte du THC

Sur huit colonnes dédiées à une démonstration indigne de votre organe, un scrivaillon ayant arrêté de fumer s'en prend en bloc et en amalgame à l'aile marchande de la gauche institutionnelle, aux babas fumeurs de pétards, aux travailleurs sociaux, aux ultra-libéraux, et j'en passe, tous coupables et mous du bulbe car, assène le Prophète : *«Ils ne peuvent concevoir qu'il faut parfois interdire certaines pratiques à des individus, parce qu'elles mettent à terme toute la société en danger»*. Faudra-t-il interdire Bourquin de stylo ? (…)

Le diagnostic est clair, aucun élément de doute possible, tout concorde : sophismes, imprécisions, renvois incompréhensibles (a-t-il vraiment cessé de fumer des mercèdes beiges à l'âge de onze ans ?), la haine irrationnelle qui suinte dans le cerveau bourquinien est bien d'essence corrompue : défenseur habile du marché noir, il propose en effet *«Le bâton pour les dealers»*, petits et gros. Il faut ici reprendre point à point toute l'argumentation du sieur ennemi du laisser-faire en matière de drogues. Afin d'extirper de vos colonnes toute trace de jacobinisme suspect et puritain fondé sur l'héritage idéologique de Cromwell. (…)

Reste qu'on déplane vite car JCB se prend pour le Comparateur Chef : c'est son expérience contre le reste du monde, le «moi, je sais monsieur» : il a vu les dealers aux alentours des écoles, les alcoolos vilains au réveil triste, l'horreur zurichoise du Kreis 5. Cependant, lorsqu'il mélange le meurtre de concierge avec le plaisir du flash (il paraît que ça existe, très fort, même le bon docteur Olivenstein le sait), il pousse vraiment le lecteur dans l'escalier. Mieux encore, il fourre dans le même sac 500'000 à 600'000 fumeurs helvétiques (ah toujours cette imprécision des statistiques officielles !), quelques milliers de fixés ma foi assez mal en point –on est là d'accord avec le scribe dans le descriptif– et trois ratons laveurs ultra-libéraux. Coup de sac, de grâce… Les pétés ne peuvent pas tous être sympas ou politisés au goût bourquinien, il en va du fumeur de pétard comme de l'auto-stoppeur : pas toujours passionnant.

Et puisqu'il faut toujours tout expliquer 3 fois (en d,f,i) voire 26 fois dans ce pays : la *légalisation* défendue par l'initiative Droleg entre autres (mais il ne faudrait pas la citer, cela ferait trop précis) n'est pas sœur de la *libéralisation*. Certes la terminaison familiale peut induire le néo-linguiste amateur en erreur, mais je sais JCB. assez fin pour suivre la nuance : l'alcool est légalisé sous un régime de monopole d'Etat, tout comme bien d'autres combines. Si on légalise d'autres dopes, cela n'empêche donc pas de refuser un shoot à un gamin de cinq ans et d'éloigner les revendeurs des cours de récréation. Quant à ma croyance «en le marché», elle est tellement grande que je refuse de concéder à quiconque hormis l'Etat le droit de délivrer des licences de vente. Le monopole est le plus sûr moyen de casser le marché noir lorsqu'on s'attaque à des privilèges aussi énormes que ceux de la mafia. B. fidèle à sa cause, n'en pipe mot, passe comme hyène sur braise et préfère brandir l'insulte.

Alors, la légalisation, là-dedans ? Cela revient à mettre fin à un régime de prohibition dont on serait heureux de faire un bilan chiffré précis. La science de B. serait d'ailleurs là d'un grand secours, s'il appliquait à son travail de chroniqueur les méthodes sérieuses qu'il préconise : où est-elle cette étude US si bonne et si péremptoire permettant d'affirmer que le taux de cirrhose du foie avait diminué pendant la prohibition ? Car vingt lignes auparavant, toute analyse chiffrée US venait d'en prendre pour son grade (on a les contradictions qu'on veut d'accord, mais pas d'une colonne à l'autre). Pour ma part, je soupçonne que le nombre de cirrhotics a bien dû baisser, rapport à la qualité dégueulasse de l'alcool servi à l'époque : si on meurt d'empoisonnement, y'a forcément moins de cirrhose...

Mieux : notre nostalgique des bonne vieilles méthodes musclées (*«L'échec des Chinois dans leur lutte contre l'opium est d'abord un échec politique et militaire* (...) *On aurait donc tort de penser qu'une politique d'interdiction est nécessairement vouée à l'échec»*) entend renforcer l'appareil répressif. Mais, âne bâté, toutes les société humaines font usage de dopes, légales ou illégales, sacrées ou profanes, et ce depuis la nuit des temps. Ce n'est pas du bâton qu'il faut, mais un apprentissage, savoir doser, limiter voire cesser la consommation de psychotropes suivant les circonstances. Il est plus utile d'expliquer à un ado qu'il ne sert à rien de fumer un joint pour apprendre son voc allemand avant une épreuve écrite (because la perte de mémoire immédiate) que de lui jeter son bout de shit dans la poubelle en hurlant : –Pas de ça chez moi, va vite apprendre ton schleu !

Finalement, et c'est là le plus dangereux, *Le travail c'est la santé* nous chante le distingué historien. Par deux fois, il affirme qu'on ne peut travailler en étant défoncé. Bien. C'est son droit le plus strict. Pourtant, c'est peut-être bien cette idéologie forcenée du labeur rédempteur qui pousse bien des gars et des filles dans les bras de la fée blanche. Voyez le beau choix : le boulot ou la piquouze. La question n'est pas de savoir si on peut travailler efficacement en étant pété, mais : trouve-t-on encore un espace temporel et légal calme pour savourer quelques plaisirs en dehors du labeur ?

Laurent Duvanel,
Ligne Verte,
de Genève

Dans le monde selon Duvanel, on se défoncera le matin et on fera (dans la mesure du possible) de la philosophie l'après-midi.
Bravo à ce jeune utopiste qui prouve le mouvement en fumant. ***[J.-C.B.]***

La répression, ça nous évite de trop penser

La Distinction sort des sentiers battus : dans le numéro du 30 octobre, une double page sur les «substances zillégales»… Aguiché, je jette un coup d'œil sur les sous-titres : «Un peu d'histoire…», «Un peu d'économie…», «Un peu de politique…», «Et maintenant…»; visiblement l'auteur connaît un peu de tout… Il a dû faire Sciences-Po.

Qui est donc ce J.-C. B. ? Jean-Charles Bonzon ou Jean-Christophe Bourquin ? Mais peu importe la seringue, pourvu qu'on soit défoncé.

Je n'ai pas été déçu. Comme dirait un Kador de mes amis en lisant Kant : «C'est chié !» L'accumulation et la qualité des références m'ont donné le tournis : Mitsuhirato (l'infâme), le prof d'éco. po. (çui qui signait les billets de banques, c'est dire !), Pidoux (çui que vous savez…), etc… Et didactique avec ça. On aurait pu penser qu'un ex (?) de Sciences po(t) nous assénerait son savoir, survolerait, sur le Concorde du concept, nos esprits minuscules. Rien de tout ça : J.-C. B. a su rester simple, il ne chinoise pas avec les exemples et les graphiques.

Ne ricanez pas, pour une fois que *La Distinction* ne donne pas dans la critique de la pensée critique ou dans les nouvelles recettes de nouvelle cuisine nouvelle. Alors où est le malaise ? Bon, évidemment, ce qui n'est en tout cas pas nouveau, c'est le fonds de l'article : *«Le bâton pour les dealers, même petits ! Pas de confort pour les junkies, même invétérés !»* Il est là le malaise, précisément.

La tentation sécuritaire… C'est l'UDC, Pidoux, Ruey et consort qui vont être contents : il est vrai qu'ils obtiennent de beaux résultats. Chez nous pas de Platzspitz (c'est impossible à prononcer et à écrire, imaginez à vivre !), c'est tip-top en ordre, la

répression nous préserve de ce triste spectacle…

Mais s'il n'y a pas de scène, n'y a-t-il pas d'acteurs ? La rue St-Laurent, à part le MacDo qui deale impunément sa saloperie, vous n'avez jamais remarqué d'autres trafics ? Et le train Lausanne-Zurich, c'est pour les chiens ? L'exportation du problème… Après tout, qu'ils se démerdent ces suisses-allemands, déjà qui z'ont pas voulu de l'EEE… on peut leur refiler nos camés (d'ailleurs, ils ne les veulent plus, ils les enferment jusqu'à trois jours pour ensuite les renvoyer dans leur commune d'origine).

Et puis surtout, la répression, ça nous évite de trop penser. L'exposition de la déchéance humaine, de la tristesse de vivre, de la faillite sociale, que le toxico met en représentation, c'est pas joli-joli à voir et ça fait peur. L'autre, qu'est trop con pour voir que la dope c'est de la merde, qui se donne pas les moyens de changer le cours de sa propre existence, qui pourrait niquer père et mère si ça pouvait lui rapporter trois ronds (je deviens vulgaire, mais c'est le sujet qui veut ça), bref l'autre, quoi, ben de lui écraser la gueule, ça fait un vieux bien ! Au moins on ne reste pas les bras croisés devant sa propre impuissance !

Ou alors, autre option (moins spectaculaire), un minimum de courage politique voudrait qu'on l'avoue cette impuissance ! Qu'on tente ensuite d'expliquer pourquoi le gamin, à l'école, il accepte sa première bière, sa première clope, son premier joint, sa première ligne ou sa première dose; le début du commencement, le pourquoi (le comment, on sait déjà). Ensuite, il faudra expliquer un autre pourquoi : y'en a qui s'en sortent, qui comprennent vite et bien (les malins) ou lentement et mal (les cons, mais ils s'en sortent néanmoins, même s'ils leur restent, pour certains, un je ne sais quoi d'aigreur et d'intolérance à l'égard des toxicos…), et y'en a qui s'en sortent pas. Pour le moment, ceux-ci ne sont encore qu'une minorité…

Mais qu'en faire de cette minorité trop voyante : LA solution ? Dans sa hotte le Père Noël nous apporterait Zorro, ou plutôt Tintin, qui mettrait vite fait un terme à cet ignoble trafic de mort; la mafia, les corrompus, les dealers, n'ont qu'à bien se tenir !

Mais après tout, peut-être y a-t-il plusieurs solutions. Évidemment, c'est plus compliqué à comprendre, à faire comprendre aux électeurs, à mettre en œuvre, à évaluer. Les résultats d'expériences en cours ne devraient-ils pas être analysés (je pense notamment à Liverpool). Bref, si nous tentions de prendre les voies, certes tortueuses, de l'intelligence et de la réflexion, de sortir de l'autoroute de la répression.

Peut-être que les décideurs (beurk !) se mettront à penser avec leur tête, plutôt qu'avec la matraque et la taule. La distribution de dope sous contrôle étatique et médical pourrait peut-être entamer le marché de la dope; la répression du trafic illégal prendrait alors son sens. Frapper les dealers là où ça fait mal : les comptes en banque. Des campagnes de prévention, des cures de désintoxication pourraient être financées par ce biais (actuellement, je serais curieux de savoir où passe le pognon saisi dans le cadre des affaires de drogue). Donner la parole aux camés (ex et actuels) dans le cadre de ces campagnes (le malheur avec ce fameux «ex-délégué de la Confédération à la lutte contre la drogue» c'est que justement, il ne s'affichait pas comme camé; imaginez la tronche d'Ogi…).

Mais avant tout se débarrasser d'une vision moraliste : *«se droguer, c'est mal, pauvres pécheurs, c'est l'enfer qui vous attend, la preuve : personne ne peut travailler normalement en étant défoncé»* (le sabre, le goupillon et le haut-de-forme montrent leur groin répugnant). Mais bordel, l'enfer, les toxicos le vivent déjà ! Plus pourri que leur existence, tu meurs et c'est ce qu'ils attendent plus ou moins impatiemment…

La tâche est d'ores et déjà titanesque et je ne prétends détenir aucune solution définitive au problème, je m'essaie à la modestie. Mais j'ai choisi de ne pas aboyer avec les chiens de garde de l'Etat, avec les chantres de la matraque et de l'intolérance. Leur déchéance, eux, ils l'ont choisie ! Ho, bien sûr, le royaume des cieux n'appartient pas aux camés, mais les pécheurs et relaps m'ont toujours inspiré plus de sympathie que ceux qui les condamnaient.

Roby,
de Lausanne

L'auteur de cette lettre est un camarade d'études («sciences-po»). Il y a une douzaine d'années, nous organisions ensemble des concerts rock.
Nous pourchassions les dealers qui s'y pointaient («bâton») et nous ne laissions personne se fixer dans les gogues («pas de confort»). Aujourd'hui, il tronque mes citations, m'accuse d'être un partisan du pouvoir autoritaire et explique qu'il faut changer le monde pour résoudre le problème de la dope. Je comptais déjà l'amnésie et la mauvaise foi parmi les effets de l'âge. Je peux y ajouter la naïveté.
Mon seul –et profond– regret est d'avoir pu donner à croire dans mon article que je méprise les travailleurs sociaux qui s'occupent des drogués. Ils font un métier impossible, dans le flou absolu et confondant des politiques et des doctrines face au libre usage de la merdre. Je ne les méprise pas, je les plains. ***(J.-C.B.)***

Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Notre dernière édition recensait l'ouvrage du soi-disant Sepp Stahlmann, *Alexandrowka collaborait, qui* était une pure imposture.

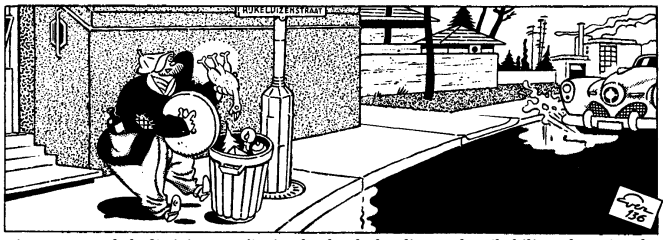
(Publicité)

Yann Mingard
et Alban Kakulya
présentent

Photos du Nicaragua

en faveur d'un projet
d'aide au développement
Du 22 février au 19 mars
à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

Le guerrier et le clochard



LA population des clochards est en hausse. Ce n'est pas que cette catégorie sociale connaisse un taux de natalité spécialement élevé, c'est que les exclus du travail sont de plus en plus nombreux, –c'est que la production des marginaux est l'industrie qui fonctionne le mieux ces temps en système capitaliste.

Si les nouveaux locataires des rues sont mécontents, ils ne sont pas les seuls; d'autres souffrent également, que l'on attendait moins. Les guerriers ont du vague à l'âme. Eux qui défendent nos industries et nos campagnes des invasions barbares se sentent incompris, mis à l'écart une fois leur dur labeur accompli; les tueurs ont le cœur si sensible parfois, le sens de l'honneur tellement à fleur de peau : pensez-y avant de toiser avec mépris la prochaine brute en gris-vert qui croisera votre route.

«On en a bavé dans notre vie, on a tout connu»

Derrière sa couche de crasse, sur son plumard de vieux carton mouillé, par -5° et grand vent sur les trottoirs, notre héros des villes vient d'obtenir une maigre satisfaction : il vient de passer du stade de cas psychiatrique, de déchet irrécupérable où le tenait la littérature spécialisée, au statut plus enviable de résistant de la misère, de membre d'une collectivité et d'une culture possédant ses codes, ses règles, ses réseaux, ses espaces et ses savoir-faire. Patrick Gaboriau a suivi un groupe de clochards parisiens, comme l'ethnologue en zone tropicale, il a participé à leur quotidien, avec respect et curiosité, avec même de l'admiration pour leur ténacité et leur inventivité, avec de la tendresse pour leurs vies difficiles.

«La guerre est en elle-même un "sacrement" pour les guerriers»

Claude Barrois les aime aussi, ces hommes fiers qui ont choisi la voie du guerrier, ces hommes qui sentent la rizière arrosée de napalm, le sang séché et la graisse à souliers. Attention : ce n'est pas le simple piou-piou qui est l'objet de son attendrissement (amitié virile qu'il distingue soigneusement de la féminine attirance homosexuelle qui sévit chez les planqués de civils), mais bien le Guerrier, le «beau soldat» qui se dédie corps et âme à son art, qui a renoncé à sa vie. Barrois reçoit ces rudes gaillards dans son cabinet de psy en gris-vert, pour les épauler; pour panser leur traumatisme d'être rejetés par une société civile gangrenée par les pacifistes bêlants, les quidams consommateurs hédonistes; pour les comprendre quand ils se sentent mal des horreurs qu'ils ont vues, commises, ordonnées. Les Rambo ont versé leur sang pour la Patrie, pour l'Honneur, pour leur Chef; ils ont versé le sang des Négros, la cervelle des Niakoués, ils ont broyé les os du voisin. Et voilà que de retour, on se méfie d'eux, on les rejette, on les regarde comme des assassins, ou pire on les ignore : ils n'ont plus droit au repos et aux palmes du guerrier. C'était autre chose du temps de l'empire romain, de la Grèce antique et même de Cro-Magnon où leurs ancêtres les chasseurs étaient admirés à leur juste valeur. La fonction «naturelle» de défenseur est aussi mal considérée que celle d'éboueurs sénégalais (les tirailleurs sénégalais pourraient ajouter leur mot ici, mais je ne sais pas s'il en reste).

«J'écoutait Mozart à la radio, j'étais tout seul dans mon parc»

Gaboriau, ethno-psychologue, a adopté la méthode de l'observation participante. En visiteur régulier, il a pris une place définie dans un groupe de cinq clochards, avec le souci de prendre en compte les effets de sa présence. Gaboriau, s'il a privilégié une étude qualitative plutôt que superficielle mais portant sur un grand nombre de sans-domicile-fixe, n'a pas été jusqu'à simuler la clochardisation; ce n'est pas le Wallraff des clodos : «Il m'apparut par exemple hors de question de boire plusieurs litres de vin par jour...». Plutôt que de se ruer comme ses prédécesseurs sur la machine à étiqueter les cas individuels, Gaboriau a mis en évidence une culture véritablement constituée : on ne devient pas clochard du jour au lendemain, il y a tout un apprentissage à faire, une socialisation. Comment mendier et où, comment oublier sa fierté et jouer de la culpabilité des passants, comment répartir les biens : dons, échanges, comment se créer et préserver une sphère privée. Les clochards ont développé aussi un langage commun, une pratique du discours faite surtout d'ironie et de sarcasme. Les clochards, surprise, sont des gens très occupés : de l'aube avec ses poubelles bien garnies, en passant par les sorties de la messe et la manche dans les rues, la recherche d'un endroit pour passer la nuit, l'achat de vin à l'épicerie, le transport de ses affaires, il reste un peu de temps et parfois d'argent pour jouir de «la petite liberté», comme lire un journal récupéré, en sirotant une bouteille de porto : luxe.

«Le guerrier est parfois assimilé à un marginal, voire à un psychopathe»

En lisant cette prétendue *Psychanalyse du guerrier*, le lecteur en vient à se dire qu'il n'y a décidément pas de miracle, que la psychanalyse militaire est à la psychanalyse, ce que la musique, la justice, la cuisine militaires sont à la musique, la justice, la cuisine. Le lecteur, curieux de ce qui pouvait bien se passer sous les casques, se lasse de voir vilipendés l'histoire, la psychologie, les classiques de la littérature, de la sociologie, de la philosophie : sous prétexte de réhabiliter de prétendus héros (et une société de castes bien hiérarchisées), l'auteur malmène la pensée d'une pléiade de gens, en en faisant un rata pas présentable. De psychanalyse, en tous les cas, point : quelques banalités sur le sentiment de l'honneur, sur l'absence du père, la haine, le courage et la violence fondamentale, sur le respect de l'adversaire, même. Allez : repos, rompez, –et plus vite que ça !

«On a pas l'air, mais on pense beaucoup»

Avec ce livre le clochard, inoffensif laissé-pour-compte, gagne sinon en noblesse, du moins en humanité. Réduit à moins que rien, avec rien, le clochard dépense une énergie folle à réorganiser sa vie, à maintenir des relations sociales, à tenir malgré tout. Il survit et expose sans cesse, au vu de tous, dans les rues, cette double injustice qui est l'un des nœuds de nos démocraties : «le prestige va aux riches, le déshonneur atteint les pauvres.»

C. P.

Patrick Gaboriau
Clochard
Julliard, 1993, 235 p., Frs 36.40

Claude Barrois
Psychanalyse du guerrier
Hachette, 1993, 322 p., Frs 32.10

Les livres sont trop chers

Si l'orthographe est la science des sots, que dire de l'économie ? Telle est la démonstration que font Dominique Sicot et l'équipe de la revue *Alternatives économiques* en une centaine de courts articles de *«les chiffres ne peuvent mentir»* à *«La France fait beaucoup pour le tiers monde»*. Y sont traitées à la fois les clichés éternels (*«Qui paye ses dettes s'enrichit»*), les sottises profondes (*«Il faut supprimer les impôts»*), les modes idéologiques (*«Il y a une montée de l'éthique dans les affaires»*) et les simples illusions abondamment répandues (*«Les Français ne travaillent pas assez»*). Pas de catéchisme théorique dans cette salubre désinfection des idées reçues, mais beaucoup de documentation, de chiffres et de comparaison, ce qui fait la vraie science en fait.
Pour vous en donner le ton, nous avons choisi un extrait, sur un sujet qui nous est cher...

«C'EST trop cher !». Combien de lecteurs se laissent aller à ce mouvement de mauvaise humeur en constatant que le roman ou l'essai qu'ils convoitent vaut plus de cent francs. Il faut d'abord avoir conscience qu'entre l'auteur et le lecteur interviennent une dizaine de métiers regroupés dans l'imprimerie, l'édition, la diffusion-distribution et la librairie. Tous ces métiers sont indispensables à l'existence d'un livre: de celui qui sélectionne le manuscrit à celui qui vend le livre en passant par celui qui le corrige, le compose, le maquette, l'imprime, en fait parler, le présente aux libraires, le leur fait parvenir. Un des maillons de cette chaîne s'enrichit-il de manière indue ? Les salaires et les bénéfices sont-ils trop élevés ? A formation ou qualification égale, aucun de ces métiers ne connaît des salaires et des profits supérieurs à la moyenne nationale. Si dans l'édition le salaire brut annuel moyen est d'environ 160 000 francs, c'est dû à la très forte proportion (près de la moitié) de personnel à haut niveau de formation (bac + 3 à 5) et à statut de cadre. En librairie, les salaires sont inférieurs à la moyenne nationale. L'apparence est trompeuse: les libraires prennent la plus grosse part du prix du livre (un tiers) mais leurs charges sont telles que c'est eux qui ont les revenus les plus bas. Les auteurs ne sont pas mieux lotis: avec 9 % environ du prix du livre (de 5 à 14 % selon l'ouvrage, la maison d'édition et la notoriété de l'auteur), l'heureux auteur d'un best-seller peut espérer toucher plusieurs millions du produit de ses œuvres, mais la plupart de ses confrères devront se contenter de mille fois moins et sur plusieurs années.

Par ailleurs, c'est le premier exemplaire d'un livre qui coûte cher (plusieurs dizaines de milliers de francs), chaque exemplaire supplémentaire coûte quelques francs. En fonction de ce qu'il croit être le potentiel de ventes, l'éditeur fixe un tirage, calcule ainsi le coût unitaire et le prix public. Plus le tirage est élevé, plus le prix public peut être serré. D'abord cela explique pourquoi les essais sont proportionnellement plus chers que les romans ou les dictionnaires: leur tirage moyen se situe à peine au-dessus de 4 000 exemplaires contre 12 000 et 29 000. Ensuite, six fois sur dix l'objectif de ventes n'est pas atteint et le livre est déficitaire, trois fois il l'est et le livre est équilibré, une fois il est dépassé et le livre éponge les pertes des six premiers. Évidemment, rien ne permet de savoir au préalable quels titres atteindront l'objectif ou pas.

Enfin, en dix ans, le prix du livre a augmenté plus que l'indice général mais pas plus que celui des services. Les gains de productivité sont absorbés, et au-delà, par la baisse du tirage moyen par ouvrage. La crise économique, la stagnation du pouvoir d'achat et surtout la concurrence d'autres formes de loisir n'ont pas ménagé le livre. Les difficultés financières de nombreux éditeurs, et non des moindres, sont bien connus et les libraires n'ont été sauvés d'une disparition quasi totale au profit des grandes surfaces que par la loi Lang qui interdit tout rabais supérieur à 5%.

Les livres trop chers ? Mais par rapport à quoi ? Une place de cinéma ou de concert, un billet d'entrée dans une exposition ou un match de foot, une TV, un magnétoscope ou un voyage sous les Tropiques ? Le juste prix du plaisir est du domaine du subjectif. Les livres ne seraient-ils pas trop chers par rapport à un idéal de gratuité perdu, ou plutôt jamais atteint ? De l'école publique, laïque, obligatoire... et gratuite, aux livres gratuits, il n'y avait sans doute qu'un pas. Mais il n'a jamais été franchi. Il supposerait en fait une véritable révolution de notre système économique et de la société tout entière. En attendant, le meilleur moyen pour que le livre, dans sa variété et sans augmentation démesurée de son prix, continue d'exister c'est d'en acheter. Beaucoup. (page 224)

Dominique Sicot (dir.)
Dictionnaire des idées reçues en économie
Syros, septembre 1992, 228 p., Frs 36.10

Décomposition du prix d'un livre

Droits d'auteur:	9,5 %
Fabrication:	19 %
Éditeur:	9,5 %
Publicitéet promotion:	5 %
Diffusion-distribution:	9 %
Librairie:	33 %
TVA:	5 %

Thanatropismes

René Swennen
Le roman du linceul
Folio, septembre 1991, 155 p., Frs 8.10

Le prétendu saint suaire de Turin est un faux, dit-on, qui contient l'empreinte d'un macchabée du XIVe. Six siècles plus tard, un auteur belge s'est demandé qui avait bien pu souffrir le martyr de la crucifixion et nous léguer ainsi la plus vieille photographie du monde. Cela donne un court roman, publié en 1991 chez Gallimard. Renversant.
Le lecteur est convié aux noces de l'humanisme naissant et d'une atroce barbarie, la camarde y mène le bal dans une sarabande infernale mêlant batailles, peste, meurtres, mortifications et cruautés en tous genres. La quête d'un illuminé qui multiplie et exhibe ses plaies devient ainsi un long poème freudien.
Cet envahissement du monde par la pulsion de mort n'est peut-être qu'une projection de notre époque inquiète sur l'écran des «âges obscurs», mais au pire ce n'est pas plus trompeur qu'*Ivanhoé*. *(J.-F. B.)*

Ruth Rendell
Heartstones
Arrow Books, 1991 (1988), 77 p., £ 2.99

When fourteen-year-old Elvira's mother dies, the girl is absolutely certain of her own innocence in the matter. When, a few months later, her father's bride-to-be meets her gory death, the adolescent is not so sure : hadn't she sworn to herself as well as to her younger sister Spinny never to let the wedding take place ? Had she not stolen and stored some deathly poison just to that end ? Isn't she obsessed with the urge to recapture the spiritual and intellectual intimacy with her father Luke, that communion of minds and souls which she values above all else, never even questioning its existence ? Isn't she determined to go to any lengths –murder included– to preserve it ? To be sure, this household is more neurotic than most, but Ruth Rendell transforms what might look like a fairly straightforward case study –an anorexic adolescent girl with strong megalomaniac tendencies and an Electra complex as big as they come; her superstitious and bulimic sister; their over-meticulous father– into an uncanny neo-gothic horror tale, complete with ghosts (only one, actually ...) and a perfectly thrilling ending. *(M. S.)*

Nouveautés

Ion Bàiesu
Bascule
Canevas, octobre 1993, 310 p., Frs 38.–

Si vous en avez assez d'entendre ces incessantes jérémiades que nous valent le passé et le présent de la Roumanie, lisez ce roman de Ion Bàiesu (1933-1992). *Bascule*, paru en 1985, raconte l'errance passablement loufoque de Néla, fraîche orpheline de père, dans ce qui fut la version carpathique du royaume du père Ubu.

Rien ne manque des curiosités du soviétisme centre-européen et balkanique : la tabagie généralisée (les paquets de Kent remplacent la monnaie), les rumeurs toutes plus atroces les unes que les autres colportées par une population dont le bavardage semble la principale activité, les ouvriers haineux, le pouvoir tâtillon des petits emmerdeurs acariâtres. Plus quelques aspects proprement roumains : les médecins illuminés, le tremblement de terre, les Tziganes jamais reconnus, les sécuritatistes, la législation nataliste («*Je suis enceinte. Vous voudriez que j'avorte à cause de vous ?*» et le contrôleur revêche de s'exécuter), mais le tout traité sur le mode de la farce, bien joyeuse et bien libératrice. Retenons l'admirable conseil de la femme du pope à son mari : «*Si vous discutez politique surtout dis ni oui ni non, reste ambigu.*»

Tout en digressions, coqs-à-l'âne, saynètes, conversations, rencontres et retrouvailles : on pense un peu à *Jacques le Fataliste au pays du socialisme*. Un peu longuet tout de même vers la fin, comme chez Diderot. *(C. S)*

Faits de société

Informations inquiétantes sur les progrès des dialectes germaniques dans le Jura Sud

«Pour nous, il y aura chaque jour une ouverture plus large du porte-monnaie dans le secteur de l'alimentation à moins qu'une forte concurrence ne fasse baisser les prix, ce que je doute. (...) C'est en réalité le prix d'une portion de thé contre l'achat d'un frigo. La première augmentera et la deuxième diminuera de prix. (...) C'est à mes yeux acceptable et ne restreindra pas le volume du panier de la ménagère. Il y aura par contre des avantages pour des achats importants qui ne subiront plus le poids de la taxe occulte, soit un cumul d'impôts non transparent depuis le produit de base jusqu'à sa finalité.»

Geneviève Aubry, «La TVA et le consommateur»,
Nouvelle Revue Hebdo, 19 novembre 1993

Dans le gueuloir d'Alexandre

Le tout dernier Soljenitsyne

On savait que l'illustre dissident russe ne mâche pas ses mots. Il l'a du reste payé assez cher en son temps. Nul doute qu'il éprouve, à déranger, une intense jouissance intellectuelle.

Dans son dernier ouvrage, qu'il faut bien se résoudre à qualifier de pamphlétaire, Alexandre Issaïevitch ne fait pas dans la dentelle, et tout y passe : l'angélisme bêtifiant de l'Occident, l'égalitarisme niveleur, la débilité, l'inculture, l'hypocrisie, la trouille viscérale maquillée en philanthropie, chaque défaut occidental est analysé avec une férocité et une clairvoyance qui vont faire mal de ce côté-ci du Rideau de Fer (qui n'est pas encore détruit, comme on sait).

Nous ne nous appesantirons pas sur les raisons d'une telle explosion : à force d'entendre l'Occident se complaire dans sa supériorité de «monde libre» par rapport à l'ancienne URSS ou à la nouvelle CEI, notre Russe a dû bouillir d'agacement, et a fini par tout déverser dans ce bref pamphlet de 146 pages. C'est court, mais (presque) tout y est.

Citons au hasard quelques passages. Traitant des systèmes de santé, et notamment des assurances-maladie obligatoires et subventionnées par l'Etat, il écrit : *«L'imposture est de taille et le calcul élémentaire : je veux bien épargner 50 roubles par mois pour le cas où je serais malade, mais je veux que cet argent ne serve à payer que les éventuels médecins, hôpitaux, médicaments, et non les agents d'assurance vivant de la terreur qu'ils répandent dans une populace qui a choisi la frilosité, l'irresponsabilité et la dépendance.»*

Plus loin : *«Pourquoi devrais-je payer 200 roubles par mois pour les fumeurs, les alcooliques et autres drogués, qui créent leurs propres risques, et entretenir en plus des parasites improductifs, les assureurs, avec la complicité de l'Etat, gaspilleur par définition ? »*

Et enfin : *«Pourquoi l'Etat subventionne-t-il, avec nos impôts, une branche économique privée* (les assurances), *sous prétexte qu'elle serait d'utilité publique? Les camionneurs, les épiciers et les prostituées sont aussi d'utilité publique, mais le fisc ne songe qu'à les imposer, non à les subventionner. L'Etat est une fois de plus le complice d'un lobby économique exploitant la soif morbide de sécurité qui affecte l'Occident moribond.»* On retrouve ici l'avalanche d'adjectifs propre à la langue russe.

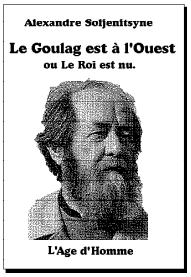
Plus loin il raconte avoir été interrogé, en Suisse, dans le cadre d'un sondage où la rubrique «culture» énumérait plusieurs formes de loisirs, en réalité uniquement les spectacles (cinéma, TV, concerts pop ou autres, théâtre, opéra, musées, expositions). Le questionnaire ignorait superbement les *activités* proprement dites, pour ne connaître que la consommation *passive* de prestations spectaculaires. Ecœuré, notre Russe déclare : *«Une société où la culture n'est plus que spectacle, où l'on méconnaît la lecture et la pratique personnelle et individuelle d'un art, où le sport a remplacé la réflexion, est une société menteuse, décadente et illettrée.»*

Ailleurs, traitant de l'angélisme bêtifiant propre à l'Occident, il stigmatise ses excès zoophiles, et cite la loi suisse sur la protection des animaux en relevant qu'avec l'interdiction de l'abattage rituel, on en est arrivé en Suisse à protéger les animaux mieux que les Juifs. Et il ajoute : *«Le phénomène n'est pas nouveau, et l'Allemagne de Hitler avait édicté les lois de protection des animaux les plus sévères du monde à l'époque où elle préparait la Solution finale. L'Histoire se répète, parce que l'on refuse d'écouter ses leçons».* Et il sait de quoi il parle...

Enfin, toujours dans le cadre de cet angélisme qu'il dénonce, il en vient à la suppression de la peine de mort pour observer : *«Une société qui n'ose pas éliminer ses délinquants dangereux est comme un homme mangé de vermine qui refuse de tuer ses poux : il sera bientôt dévoré.»*

Le Goulag est à l'Ouest est une lecture tonique, où le bon sens l'emporte nettement sur les effets littéraires, et où l'on trouve à prendre et à laisser. Mais sa principale qualité réside dans la franchise brutale et cynique de celui qui est peut-être le plus grand moraliste de notre époque.

A. A. N.



Alexandre I. Soljenitsyne
Le Goulag est à l'Ouest
ou Le Roi est nu.
Александр Исаевич Солженицын
Гулаг на западе или Король голый
Traduit du russe
par A.I.Kalioutchkine et G.Pivat.
Age d'Homme, 1993, 146 p., Frs 22.–

Petits écrans

Le magnétoscope est-il l'avenir de la télévision ?

Un simple exemple pour commencer: la sélection des «films à voir» du dimanche 5 décembre (*24 heures* de la veille) ne se donnait même pas la peine de mentionner la projection de *Liliom* (Borzage, USA, 1930) sur TF2 à 23h50 –on n'est pas obligé d'aimer Borzage pour suivre la démonstration– mais n'omettait aucun *Pinot simple flic* et autres *On a retrouvé la 7e compagnie* pou le reste de la semaine, ni même le terrifiant *Le chanteur de Mexico*, avec l'impérissable Luis Mariano, qui passait un jeudi après-midi (tant mieux pour les égrotants et les retraités, quoique…).

A voir la bêtification accélérée des télévisions courantes, les heures impossibles où passent les rares émissions dignes d'intérêt, l'élimination de tous les films a) présentant un quelconque sens; b) en noir et blanc; c) antérieurs à 1982; et d) autres que des comédies vulgaires, on se dit que le seul recours pour voir chez soi des images qui bougent sera bientôt la vidéo. Curieux retour sur une époque où les vidéos-clubs semblaient l'antre de tout ce que l'humanité avait pu produire de plus primitif : karaté, porno et western spaghetti.

Contre-exemple : je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais les documentaires historiques m'agacent prodigieusement. Ces vidéo-clips de bandes d'archives me soulèvent le cœur : ton grandiloquent, accumulation de clichés, soupe visuelle et méli-mélo de documents de provenance et d'époques différentes, non-contrôlés, voire parfois contradictoires. Marc Ferro tente une réconciliation avec ce genre insupportable : son émission *Histoire parallèle*, commencée en 1989 sur la Sept, continuée sur Arte, est un projet délirant pour tous les adeptes de la «communication» moderne : revivre la deuxième guerre mondiale en comparant chaque semaine les ciné-journaux de deux pays pour la même période. On trouve ainsi en cassette *Stalingrad*, qui juxtapose les actualités soviétiques (sujet principal : «19e anniversaire de la mort de Lénine») et françaises sous occupation («Le Maréchal visite la Légion») pour la semaine du 6 février 1943, commentées par Ferro et Afanassiev, l'historien démocrate russe. Le document brut, l'histoire dans son contexte, avec ses mises en scène, les perspectives propres à son époque, l'apparition évidente du point de vue des fabricants d'images et de leurs manipulations de tous genres, ces émissions apprennent bien plus que tous les «montages dynamiques» à vocation édifiante, sans même parler des délires sentimentaux à prétention historique que commet régulièrement le neveu de Tonton.

Pour d'autres sujets, on se reportera au catalogue des cassettes produites ou diffusées par la Sept, de *Drôle de drame* (Carné, 1937) à *Tours du monde-tours du ciel* (Une histoire de l'astronomie en dix cassettes, tétanisante de beauté). On signalera aussi que Gallimard édite pour les chères têtes blondes d'excellentes versions animées des livres de Tomi Ungerer, Raymond Briggs et autres (1).

Pas de pause publicitaire, pas de rires sur-enregistrés, pas d'explications-commentaires imbéciles, pas de speakerines, pas de déprogrammation sauvage : voilà le bonheur télévisuel, avec en plus la touche «pause» pour aller faire pipi.

J.-F. B.

Marc Ferro
Stalingrad
Histoire parallèle, actualités françaises et soviétiques de la semaine du 6 février.
La Sept/vidéo, 1993, 52 min.

Tomi Ungerer
La grosse bête de monsieur Racine
et autres histoires d'humour
Gallimard,Vidéo Benjamin, env. 30 min.,

(1) Pour les adeptes des «bonnes affaires» : attention aux achats en France, car le secam français ne passe pas ici, même si on acheté un magnétoscope prétendument multi-normes. Ou alors optez définitivement pour le noir et blanc !

(Publicité)

PROJECTIONS DE VIDÉOS DE «LA SEPT »

Si vous avez manqué cette crème des créations télévisuelles, si vous n'êtes pas câblés, si vous voulez les revoir, si vous voulez les acquérir pour les regarder et les regarder encore, la librairie Basta! organise trois semaines de présentation et de projections d'émissions produites par la télévision «la sept».

Programme du lundi 21 mars au samedi 9 avril 1994

Lundi 21 mars	Architecture	Le Corbusier, 1, 2, 3	Barsac
Mardi 22	Histoire	Apartheid	Meurice
		Le rêve perdu de Nicolas V.K, 1 et 2	Leconte
Mercredi 23	Environnement	Alaska : le syndrome Exxon-Valdez	Engstfeld
		Le Dessous des cartes, l'environnement	Victor
Jeudi 24	Langues	Idiomatics anglais et allemand	Salas et Truffaut
Vendredi 25	Sociétés	Marianna Rombola, une femme et la mafia	Richard et Padovani
		First contact	Connolly et Anderson
Samedi 26	Kramer	Route One, 1 et 2	Kramer
Lundi 28	Histoire	Les frères des frères	Copans
		Les années T.S.F.	Fusée et Collin
Mardi 29		La jungle plate	Van der Keuken
		L'homme à la caméra	Vertov
Mercredi 30	Depardon	Reporters	Depardon
		Faits divers	Depardon
Jeudi 31	Femmes	Model	Wiseman
		Portraits 1 et 2	Cavalier
Mardi 5 avril	Architecture	Naissance d'un hôpital	Comolli et Riboulet
		Frank Lloyd Wright	Grigor
Mercredi 6	Histoire	Stalingrad	Ferro et Deleskiewicz
		Dans la forêt de Katyn	Lozinski et Wajda
Jeudi 7	Artaud	La véritable histoire d'Artaud Le Momo	Mordillat et Prieur
Vendredi 8	Dindo	L'exécution du traître à la patrie, Ernst S.	Dindo
		Max Frisch I-III	Dindo
Samedi 9	Dindo	Charlotte, vie ou théâtre ?	Dindo
		Arthur Rimbaud, une biographie	Dindo

Horaire : matin • libre choix des cassettes, à 10h00
après-midi • début des projections à 14h00 selon programme ci-dessus

ENTRÉE LIBRE

LIBRAIRIE BASTA! PETIT-ROCHER 4 (CHAUDERON) 1003 LAUSANNE TÉL. 021.625.52.34

Messages de l'Enfer

La faculté des lettres

SALUANT en 1957 la parution des *Lettres de Stalingrad*, Morvan Lebesque y voyait le témoignage d'hommes «auxquels l'imminence de la mort donnait du génie.» Si poignante en soit la lecture, il n'est pas interdit d'estimer quelque peu outrée l'appréciation du chroniqueur : n'est pas accordé à tous le talent d'André Chénier composant ses plus belles stances la veille de son exécution. Mais il certain que l'extrême urgence, rendant précaire jusqu'en ses aspects vitaux les plus essentiels l'existence des hommes, les éloigne de la rumination distraite où nous nous complaisons d'ordinaire. Elle confère au quotidien l'épaisseur de l'insoutenable et nous place aux racines mêmes de la vie dans ce qu'elle a de fragile et de bouleversant : la nudité de la chair souffrante et l'expérience de la séparation, par le deuil ou l'exil. Oui, l'Enfer existe et il est dans ce monde. De Sarajevo cette fois nous arrivent ces «choses vues», qui recèlent une si implacable force d'évidence que les commenter eût paru indécent. Extraits :

«Le jour commence dans les ténèbres, et la nuit dans la lumière. Ce n'est pas une allégorie, car le soir on se couche à 7 heures, et le matin on se lève à 5 heures quand il fait encore noir. La nuit tombe pendant le dîner, à 3 heures. Ces quelques heures de jour, nous les passons à préparer le manger, à chercher de l'eau, et de quoi nous éclairer.»

«Tous les jours se ressemblent, nous ne les comptons plus et nous ne nous apercevons pas qu'ils passent l'un après l'autre sans but et sans pouvoir rien faire. On ne pense qu'à sauver sa peau, parce q'ici elle ne vaut pas grand-chose : tout juste le prix d'une balle. Et des balles, dans notre ville, il en vole partout, comme des bandes de moineaux, d'immeuble à immeuble, de trottoir à trottoir. Les journées passent dans un état de demi-inconscience : on reste là à écouter les bombardements en se demandant ce qu'ils ont encore détruit; le soir, on fait le point à voix haute. Et l'on se dit, en silence, qu'on est encore en vie.»

«Le sens de la vie se réduit à manger, se laver, dormir… et souvent nous n'arrivons pas même à faire deux de ces trois choses-là.»

«Ici la situation ne change pas, nous sommes toujours enfermés, prisonniers dans la ville, et tout autour on tire. Pour aggraver les choses, l'hiver est arrivé. On ne peut plus aller dans la cave, nous en avons été chassés par les rats… maintenant, c'est leur domaine. Il fait un froid insoutenable.»

«A force de ne pas manger nous sommes devenus plus légers –nous avons tous perdu entre quinze et vingt kilos– et nous pouvons courir plus vite au milieu des balles et des bombes.»

«Cela semble affreux, mais cela ne l'est pas. C'est beaucoup plus affreux de s'apercevoir que l'homme s'habitue à tout. Dans les immeubles tout autour, les oiseaux ont fait leur nid dans les trous des obus !»

«Parfois, quand je cherche du bois, je passe des heures caché au milieu des décombres, à attendre que les plus forts et les plus jeunes aient terminé, parce que je ne pourrais pas rivaliser avec eux. Puis je ramasse ce qui reste, tout en pensant qu'avant cette guerre j'avais un travail, une vie respectable, et maintenant je ne suis qu'un vieillard qui va fouiller dans les ordures.»

« C'est terrible de te faire de cette façon mes condoléances pour ta fille. Est-il possible que le temps soit venu où notre génération doit ensevelir ses propres enfants ?»

«Comme tu peux le constater, nous avons tous signé personnellement, ainsi tu peux être sûre que nous sommes encore vivants.»

«Il y a quelques jours, Asja et moi, nous sommes allées dans le centre, et, en plaisantant, je lui ai dit : "Je n'ai pas pris mes papiers avec moi. Si on me réduit en morceaux, tu seras obligée de m'identifier !" *Sans humour noir, on ne pourrait pas survivre.»*

«Si seulement tu pouvais imaginer ce qu'est pour nous le rêve irréalisable d'une promenade dans la rue, une promenade, comme ça, même sur une avenue sans ses arbres, sans rien.»

«Dans cette guerre se passent des choses curieuses. Malgré ce froid terrible, il n'y a pas de maladies. (…) Même pas un rhume.»

«Et à ce point, je découvre une chose que j'ignorais, que je ne pouvais imaginer : l'homme ne reconnaît jamais la défaite. Des gens qu'hier encore on considérait comme des bons à rien, on les voit maintenant aller chercher le bois, faire le feu, apporter de loin de gros bidons pleins d'eau : ils font face à la catastrophe, tout simplement.»

«Ta jeune sœur (…). Pour elle aussi, cette guerre a été une nouvelle, une cruelle école. Et elle a gagné ! Il n'y a plus rien en elle de cette jeune innocente sans défense. Maintenant elle est prête à affronter les pires problèmes de l'existence. J'aimerais que jamais elle n'ait été forcée d'aller à pareille école, et en même temps je suis fière de voir qu'elle montre beaucoup plus de forces que je n'en aurais attendu d'elle.»

«Tout s'est vidé. Je veux vous le dire, que se sont vidés mes veines, mes artères, mes reins, mon cerveau, mon cœur. Tout, mais ce qui me fait le plus peur, c'est mon âme, elle aussi est devenue complètement vide.»

Ces témoignages attestent une fois encore que l'expérience de ceux qui subissent est incomparablement plus profonde que celle de ceux qui infligent. Pût-elle se transmettre, se «stocker» dans quelque mémoire collective accessible à tous, il semble qu'elle devrait rendre impossible la guerre, nonobstant les déterminations matérielles ou symboliques qui excitent perpétuellement en nous l'humeur belliqueuse, car chacun réaliserait que nous sommes tous pareils non par ce que nous possédons ou croyons posséder, mais par le manque, le vide, ce «trou d'être» qui est au cœur de la condition humaine. Nous qui débordons d'imagination pour forger des chimères idéologiques et sacrifier à ces divinités ineptes et insatiables notre vie ou celle des autres, nous en sommes totalement dépourvus dès lors qu'il s'agit de penser *au plus exact* les circonstances risibles de notre bref passage sur terre.

Quelle solution ?

J.-J. M.

Lettres de Sarajevo
Réunies par Anna Cataldi
Liana Levi, mai 1993, 223 p., Frs 32.80

Coups de fourchette

Le langage doit-il être cuit ?

CERTAINS récits se dégustent comme des mets raffinés, présentés avec soin sur une porcelaine de Limoges; si le contenu n'est pas à la hauteur du décor qu'importe, leur lecture procure une certaine satisfaction. D'autres font plutôt penser à des *pies* où l'essentiel est caché; en les mâchant, on essaie de deviner leur essence : mmm, cela tient-il plus du navet ou du fruit de la passion ? D'autres enfin sont bruts, sans décor prestigieux ni couverts, comme une pêche mûre que l'on mord et dont le jus nous dégouline le long du menton, du cou. Attention ça tache les habits !

La malédiction du gitan de Harry Crews est un livre comme ça, un livre tout cru. Cru comme la langue utilisée, qui donne au récit un rythme rapide et suspendu. Devoir interrompre cette lecture est aussi enrageant que de subir un entracte au milieu d'un film de Hitchcock.

Cru comme le soleil de Floride sur la peau des retraités *«Quand Pete s'est garé de l'autre côté de la rue en face du Clearwater Beach Hotel, c'était que des vieux dorés-sur-tranche à perte de vue. Je les appelle des dorés-sur-tranche parce que ces vieux-là ils aiment rien tant que de rester étalés au soleil à cuire dans leur graisse comme du bacon. Ils viennent prendre leur retraite ici et c'est à qui chopera son cancer de la peau le premier».* Cru comme le récit lui même, qui précipite simplement tous ses personnages vers leur seule fin possible.

Je est Marvin Molar le narrateur, un cul-de-jatte muet de naissance, sourd par accident. Ses parents l'ont abandonné lorsqu'il était petit, il y a presque 17 ans à l'entrée d'un gymnase. Al Molarski, propriétaire des lieux, l'a recueilli. *«J'habitais en haut dans une suite de piaules par derrière, au Fireman's Gym, avec Al et un gars de Géorgie nommé Leroy, et aussi un ancien boxeur de soixante-dix ans du nom de Pete, un nègre pas mal sonné du cerveau. Le môme s'occupait de nettoyer le gymnase tout en faisant mine de s'entraîner pour le prochain combat. Le nègre faisait le chauffeur et causait tout seul. Moi je faisais de mon mieux pour grappiller les petits cachetons aux galas du Rotary Club, dans les centres commerciaux et partout où on voulait bien me voir faire mon numéro».* A eux quatre, ils forment un tout, se complètent, tête, jambes, cœur, sexe, voix, regard. En face d'eux, une seule à qui rien ne manque : Hester, la copine de Marvin. *«Elle avait les plus belles cuisses et les plus beaux genoux du monde, et je ne pouvais pas m'en passer.»* Marvin est lié à elle par la malédiction du gitan, et quand Hester le supplie de la laisser venir habiter avec lui dans le gymnase, il ne peut le refuser. Elle accomplira là sa tâche d'ange destructeur. Désir, jalousie, vanité, concupiscence; elle sait tout éveiller chez l'homme.

Harry Crews ? Presque un inconnu pour les lecteurs francophones (1). Il tient pourtant une place importante dans la littérature américaine, parent de Hemingway, de Jim Harrison, et de tous les écrivains ours, *«si je ne travaille pas, je suis dangereux»* (2). Au début des années septante, il abandonne femme et enfants. Après avoir erré sur les routes, il s'installe à Gainesville en Floride dans une cabane au toit percé. Il y dort à même le sol, sa table de travail est faite d'une planche et de quelques briques. C'est là qu'il écrira *La malédiction du gitan* (3) et une partie de son œuvre (4).

Grâce à l'habitude chère aux éditeurs français de mettre au frigo les auteurs dérangeants, ses textes nous arrivent tout frais malgré leur âge. Ce printemps, un autre de ses romans, *La fête aux serpents*, devrait paraître chez Gallimard. Ah, un nouveau Crews à dévorer, l'eau m'en vient à la bouche...

Harry Crews, est-il besoin de le préciser, n'est pas un écrivain de salon à la prose bien dressée, il aime laisser son récit prendre une certaine autonomie; *«Seulement quand j'attaque un roman, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il va me mener, je ne connais pas l'histoire, encore moins son dénouement»* (5). Il pose, dès le début du récit, un certain nombre de faits qui vont parfois avoir des conséquences inattendues. Prenons Marvin : Pour se déplacer, il marche sur les mains, la tête en bas donc... *«Arrivée devant moi elle m'a étreint les hanches et j'ai pressé ma tête entre ses cuisses, en remontant vers ce que je pense. Elle m'a soulevé pour me remettre à l'endroit et m'embrasser, sa bouche encore chaude et juteuse à cause de la bière».* Son histoire va ainsi, la bride sur le cou, et chemin faisant esquisse imperceptiblement les contours d'un conte qui traiterait des relations entre les adultes, un conte dont la morale est plutôt dure à avaler. Cette malédiction du gitan, est-ce-que ça vaut aussi pour les femmes ?

A.B.B.

Harry Crews
La malédiction du gitan
Gallimard, octobre 93, 239 p., Frs 25.90

(1) Son seul ouvrage traduit jusqu'à maintenant était Car, écrit en 1972 et publié en 1974 chez Albin Michel sous le titre de *Super-bagnole.* L'histoire d'un homme qui mange sa Ford.

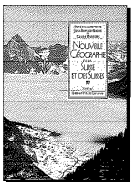
(2) in *Libération,* 25 novembre 1993

(3) en 1973-1974

(4) Qui serait forte de 17 bouquins selon *Libération,* d'une douzaine selon le *Nouveau Quotidien...*

(5) Voir note 3.

Dessine-moi une Suisse...



Sous la direction de J.-B. Racine et C. Raffestin
Nouvelle Géographie de la Suisse et des Suisses
Payot, 2 tomes, 623 p., Frs 139.–

A la lecture des deux magnifiques volumes de la *Nouvelle Géographie de la Suisse et des Suisses*, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment similaire à ceux que font surgir les repas ayant le © «Nouvelle cuisine»: de tout, souvent bien présenté, parfois étonnant et remarquable, d'autres fois frimeur et peu convaincant; mais de tout, un peu seulement. Tristement peu, trop souvent… Une goutte de géographie traditionnelle (les Alpes, le climat, la géologie…), un soupçon d'histoire, un chouïa d'économie, un peu d'essence de sociologie, un peu d'ethnologie…

Il n'empêche que ces volumes se parcourent plus qu'agréablement, comme deux somptueux ouvrages de géographie scolaires. Avec des parties certes très inégales, en contenu… Parmi les faiblesses, un passage trop rapide sur l'industrialisation (par J.-L. Piveteau), une vision «bon enfant» (pour ne pas dire conte de fée…) du système suisse de formation (J.-C. Lambelet dans ses œuvres…), une manière un peu absconse, parfois, de parler des espaces urbains (J.-B. Racine et M. Cosinschi). A ce propos, deux exemples savoureux pour le profane: on nous balance, sans plus d'explications (p. 387), la *«célèbre loi de Zipf, qui veut que le rang d'une ville dans un système urbain soit inversement proportionnel à sa taille»* ou un peu plus loin (p. 401) on nous présente le modèle probabiliste de Huff qui *«postule que la probabilité* (P_{ij}) d'un individu localisé en i et se déplaçant au centre j est proportionnelle au rapport A_j/D^l_{ij}, où A_j est l'attractivité d'un centre, D_{ij} la distance de l'individu i au lieu j et l une constante reflétant l'effet de la distance sur divers types de déplacements». Qui a dit $E=Mc^2$?

A part cela, de nombreux articles intéressants, voire carrément passionnants, sur le développement urbain par exemple (chapitre IV, J.-B. Racine et M. Cosinschi) ou sur les transports (L. Bridel, G. Pini), etc. En résumé, un mine de renseignements, avec même des statistiques du nombre de stations et haltes d'autobus en Suisse… Combien ? 3'190, dont 1'000 de trolleybus. Si…

Bref. On a quand même un bien joli pays… *(J.-P. T.)*

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'étendue et la profondeur des polytoxicomanies en Suisse romande et dans le monde

«D'abord parce que, en s'en prenant à ces deux seuls produits, cette interdiction [de la publicité en faveur du tabac et de l'alcool] les discriminerait par rapport à beaucoup d'autres non seulement malsains mais pouvant provoquer, eux aussi, des états de dépendance, peut-être d'autant plus graves qu'on en parle moins. Cardiologues, diabétologues et autres spécialistes sont quotidiennement confrontés à leurs effets. L'honnêteté oblige de reconnaître, par exemple, que le tam-tam publicitaire en faveur des préservatifs ne se borne pas à essayer de limiter les dégâts du sida, mais tend aussi à bagatelliser l'amour et à favoriser l'infidélité conjugale avec toutes ses conséquences pour la famille et l'avenir des enfants. Et que dire de l'autorisation de pages entières de publicité en faveur de communications érotiques dispensées par des numéros de téléphone commençant par 156 ?»

Roger Delapierre, «A contresens»,
in *Nouvelle Revue Hebdo,* 5 novembre 1993

Les petits, les obscurs, les sans-grade

par le Zoïle des Lettres

Photo R.L. Maeder

Enfin récompensé, Gilbert Salem reçoit ici le Champignac d'Or 1993 pour ses paroles inoubliables : «Le péché le plus mortel reste le meurtre.»

MESDAMES, Messieurs, incorruptibles Grands Électeurs du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac, familles parentes et alliées, salut !

Il n'est rien d'immarcescible en ce monde. La vie n'est pas un lit de roses. D'ailleurs, même les plus belles roses se fanent. Et les fanes ont quelquefois un goût amer. Bien que l'ambiance jubilatoire de la cérémonie qui nous réunit appelle sur nos têtes l'esprit de la fête et de la célébration, c'est à un retour sur nous-mêmes comme à un acte de contrition que je nous exhorte.

Je serai grave.

Dieu, dit-on, aime les gros bataillons. Or nous, qui nous flattons de ne pas céder à l'adulation des assis, des installés, des repus, nous qui nous targuons, à l'inverse d'une certaine presse stipendiée, de nous refuser à tailler la plume des puissants, nous si prompts à glorifier l'inlassable labeur des anonymes trousseurs d'images, des obscurs fourreurs de phrases, de toutes ces inusables *petites mains* qui s'activent sur la chaîne de la confection champignacienne, nous qui claironnons partout que les derniers en Champignac sont les premiers dans nos cœurs et que le moins prestigieux n'est pas le moins méritant, qu'avons-nous fait d'autre que de nous laisser éblouir par les ors, les pourpres, les lambris, que de disperser nos suffrages sur les favorisés de la fortune, que d'emboucher avidement les trompettes de la renommée, puisqu'en cinq ans de collation de titres, de palmes, de diplômes, nous avons épinglé à notre palmarès deux conseillers fédéraux, trois conseillers d'État, un syndic, un chanoine, ainsi qu'un quarteron plus ou moins représentatif de scribouilleurs du cru.

Fatale inconséquence !

Fatale inconséquence, car cette infidélité avérée, réitérée, récidivante à nos principes les plus ostentatoirement affichés finira par détourner des joutes oratoires l'humble litanie des simples, des petits, des sans-grade, l'aile toujours marchante et toujours défaite des participants malchanceux, de ceux que ne soutient aucune de ces instances de légitimation champignacienne que sont l'exercice d'un magistère politique, d'une prébende ecclésiastique ou militaire.

Parmi ces vocations que nous sommes coupables d'avoir découragées, il en est une, Mesdames et Messieurs, que je voudrais élire entre toutes tant elle les résume toutes, tant elle en constitue pour ainsi dire la vivante incarnation. J'ai nommé… Jérôme Deshusses, le plus opiniâtré et le plus mal récompensé, sans doute, de tous nos candidats, lui qui s'est obstiné, avec une louable constance, à concourir par tous les temps, en toute saison, en vue de la conquête des lauriers suprêmes, sans jamais décrocher de distinction plus honorifique que quelques voix éparses, clandestines, presque honteuses. En dissuadant celui-là, Mesdames et Messieurs, nous avons dissuadé un pur. Et privés de Jérôme Deshusses, nous déambulons sans but, comme vont errant par les rues grises les cœurs solitaires, à cette heure équivoque entre chienne et louve au déclin du jour hâve, où les ombres portées sur les murs des passants qui s'attardent — s'allongent, démesurément.

Car si le silence qui suivait une péroraison de Jérôme Deshusses appartenait à Jérôme Deshusses, le silence qui succède à ce silence n'est plus le silence de personne. Il n'est qu'un néant de parole, une citerne aux flancs creux, une corne de brume qui s'exténue, une conque muette à jamais !

Ô Jérôme, sur quelle butte taiseuse, sur quel tertre taciturne, sur quel aventin tumulaire vous êtes-vous exilé, dans un altier retirement, pour notre malheur et notre déréliction ? Et cette invocation à l'absent que je tente par-delà les cimes dût-elle vous atteindre, les accents de l'affliction qui me hisse jusqu'aux sommets de l'éloquence sacrée dussent-ils vous toucher, je vous le psalmodie, Jérôme : revenez au milieu du cercle de vos disciples. Redonnez aux fervents, aux ardents, aux affamés que nous sommes l'aliment qui n'a cessé de les stimuler, et sans lequel la bestiale continuation de cette ladre existence spirituelle leur semblerait fade.

Certes, nous sommes fautifs d'avoir ignoré les signaux que vous nous adressiez. Vous l'impétueux varappeur de la métaphore abrupte, l'impavide cascadeur de la mise en abîme permanente, le guide hasardé seul sur l'arête effilée de l'indicible. Nous sommes fautifs ! L'aveu de la faute, cependant, n'étouffera pas en nous le désir de louange.

Mais avant de vous rendre hommage, Jérôme Deshusses, je tiens à faire taire les clabauderies de quelques quérulents, toujours les mêmes, acharnés à nous intenter de faux procès qu'inspire la seule malveillance. Ah ça ! qu'on n'aille pas imputer au Grand Jury je ne sais quelle répugnance envers la Maçonnerie qu'aurait avivée votre prescription, Jérôme, des us les plus ésotériques. Ainsi de ce rituel initiatique de la Toussaint quatre-vingt-neuf qui recommandait de se munir d'une faucille et d'un marteau pour taper sur ceux qui sont déjà fauchés, puis d'y substituer un mur pour édifier un avenir de béton. Chaque homme à nos yeux, Jérôme Deshusses, conserve le droit inaliénable de choisir les rites sacrés qui gouvernent sa vie et jamais nous ne viendrions vous quereller là-dessus. Au contraire, si nous nous sentons coupables d'un manquement à votre égard, c'est plutôt de n'avoir pas prêté l'oreille à ce que vous nous donniez si impérieusement à entendre.

Car enfin, souvenons-nous ! Lorsque vous écrivîtes : *«Penser sans imaginer est impossible, mais la pensée est loin, ici, d'être le but, si tant est que ce but ne soit pas une fin, et que cette fin ne soit pas la nôtre»,* n'énonciez-vous pas à notre place, et mieux que nous ne saurions le faire, ce qui forme le fond ultime de la démarche champignacienne ? De même vous nous montriez le chemin, quand vous posâtes ces deux idées entre lesquelles, affirmiez-vous, vous ne teniez pas à choisir et *«qui sont, en gros, l'éternité et la perpétuité.»* Mais accéder à l'apothéose de l'éternité par l'ascèse de la perpétuité, n'est-ce pas là l'essence même de l'assomption champignacienne ?

Hélas, nous dédaignâmes vos objurgations. Non que nous demeurassions insensibles à votre tourment. Ainsi, lorsque vous confessâtes votre désarroi en ces termes : *«J'ai beau chercher, je ne trouve rien qui puisse empêcher une classe sociale de se proclamer culture pour rester culture sociale de classe»,* je puis vous certifier, Jérôme Deshusses, que la Commission Culturelle du Grand Jury s'est longuement penchée sur la question… et qu'elle n'a rien trouvé !

Oui, Mesdames et Messieurs, nous avons péché par suffisance, par courte vue, pis encore : par distraction. Nourrir d'inutiles regrets semble une pratique bien vaine, et les choses qui n'ont jamais été, quelle raison auraient-elles d'avoir jamais été ? Toutefois, qu'on me permette ici l'expression d'une douleur sincère.

Ô Jérôme, que n'avons-nous su interpréter vos appels, au moment même qu'ils se multipliaient ! En quatre-vingt-onze déjà, sous l'empire d'une juste colère : *«Il n'est pas difficile,* rugissiez-vous, *de ne rien dire, lorsqu'on ne sait rien, à qui ne veut rien savoir.»* Ailleurs, vous aviez pris soin de nous avertir, sombrement prophétique : *«Qui vociférer doit toujours avoir beaucoup de silence à couvrir.»* Mais c'est le vingt-six mai, jour de saint Philippe l'Oratorien, que votre voix trouva la force de nous jeter tout à cru son dépit à la face : *«Le mutisme dit donc la vérité, surtout quand il ne parlerait qu'à des sourds.»*

Mesdames, Messieurs, c'est beau comme de l'antique ! Méditons un instant –je vous prie– cet élan du champignacisme dans sa version stoïcienne : *«Le mutisme dit donc la vérité, surtout quand il ne parlerait qu'à des sourds.»*

L'année champignacienne 1993

par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Après l'infiniment petit, nous allons retourner le stéthoscope et diriger nos yeux en éveil vers l'immensément grand. Empoignons, Mesdames et Messieurs, avec une fermeté qui n'exclut pas le tremblement du respect, le gros bout de la lorgnette pour distinguer les formes avenantes d'un phénomène galactique : le rayonnement cosmique de la pensée champignacienne.

Pour la première fois, nous sommes parvenus à le mesurer. En effet, Mesdames et Messieurs, malgré les efforts répétés de la secte néo-libérale qui s'est emparée de la régie fédérale des postes et télécommunications, beaucoup de vos votes ont pu nous parvenir par la voie postale. Sans doute jaloux de n'être point nominé cette année encore, Jean-Noël Rey s'acharne à détruire par tous les moyens les liens qui unissaient autrefois nos provinces, fait se refermer des cols que les pionniers des temps modernes avaient ouverts à la sueur de leurs mulets, s'apprête à exterminer dans ce pays la presse d'opinion à parution bimestrielle, et en plus vient de changer le numéro de ma carte Postomat. Néanmoins, vous avez été légion à lire, choisir et élire au plus profond de vos cœurs le hérauts qui clameront à la face de la Direction générale des PTT que le Verbe existe et qu'Il est Tout-Puissant, quoi qu'en remâchent ceux qui, faute de lui arriver à la cheville, sentiront bientôt le poids de son talon.

Que nous disent vos lettres, Champignaciens et Champignaciennes ? Bien qu'anonymes, comme il sied à la modestie du vrai bon goût, elles parlent pour vous. Grâce aux sceaux apposés sur les chefs d'œuvre d'art néo-pompier que nous produit la philatélie helvétique actuelle, dirigée par une bande de barbares esthétoclastes, grâce à ces sceaux donc, nous avons pu déterminer la provenance de vos missives. Voici, Mesdames et Messieurs, le schéma simplifié du rayonnement cosmique de la pensée champignacienne. *(Il dévoile une carte, Fig. 1.–)*

Fig. 1.– Le rayonnement cosmique de la pensée champignacienne

Une fois de plus, la magie de la parole a produit du sens : nous savons maintenant par vos votes que l'Univers a un centre, la Romandie. De plus, coïncidence étrange, tous nos concurrents proviennent cette année de ces mêmes parages. Ce terroir est véritablement un trou noir de la pensée, intense agrégat de sens et de forme, ahurissant concentré de non-sens et de méforme. Et même, il est en son centre un noyau : le nombril du milieu du Monde est ici même,

(Suite page 7)

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le Grand Prix du Maire de Champignac 1993

Candidat	Voix	Prix
Gilbert Salem	47	or
Olivier Chevallaz	19	argent
Cel Henri Monod	13	Landwehr
J. Deshusses	11	tenace
René Durussel	11	DIPC
Jacques Perrin	10	
Marcel Sandoz	10	
Freddy Buache	10	
Jean Martin	7	
Hubert Reymond	7	
Daniel Abimi	7	
Doris Cohen Dumani	6	
Jean Cavadini	4	
Marc Duvillard	4	
Henri Rieben	3	
Christophe Gallaz	3	
Walter Schmied	3	
Claude-Alain Burki	2	
Un speaker	2	
Sylvain Malfroy	2	
Robert Rittener	2	
Mutombo Kanyana	2	
Jean-Louis Goël	1	
Yvette Jaggi	1	
Pierre Ducrey	1	
J.-P. Dénéréaz et D. Perler	1	
Votes valables	189	
Votes blancs	1	
Votes nuls	4	
Votants	97	

Dictionnaire pratique des Archives Cantonales Vaudoises

AQUARIUM : Cage vitrée où se tient l'archiviste surveillant de la salle, conçue pour empêcher toute communication directe et simple entre lui et les lecteurs.

ARCHAÏSTES : N'utilisent, pour prendre leurs notes, que des fiches préimprimées (modèle Labrousse, dit *Randloch - karten*, pour la Grande Germanie et les pays satellites), remplies avec des crayons de couleurs différentes. Futurs utilisateurs de pinces de contrôleurs et de *Kartenretter*.

ARCHIVISTES : Contrairement à la norme mondiale, ne sont pas en majorité des femmes. Ont le droit de parler à haute voix. Aident les étudiantes à déchiffrer leurs documents médiévaux illisibles (voir Contre).

BÂTIMENT : Laid, pourvu de recoins inutiles, qui ont valu un prix (décerné par des architectes) aux architectes. Prises électriques presque partout (voir Modernistes).

CAFÉ (MACHINE À) : Assez simple à faire fonctionner.

CHEVEUX : Toujours bleus chez les utilisatrices des Archives Cantonales Vaudoises âgées de plus de 60 ans (voir Généalogie).

CHUCHOTEMENT : Le volume de la communication entre individus ne doit en aucun cas dépasser ce niveau. (voir Archivistes).

Schuiten et Peeters, *L'archiviste*, Casterman

CONTRE : Contre les étudiantes, le plus près possible : manière d'expliquer les documents médiévaux illisibles (voir Etudiantes, Archivistes).

DEMANDES DE DOCUMENTS : Doivent être déposées dans une étrange boîte de carton. Dans le cas contraire, restent ignorées.

ÉTUDIANTES : Ne savent pas lire les documents médiévaux sur lesquels elles travaillent

FEMMES : Principales utilisatrices des Archives Cantonales Vaudoises

GÉNÉALOGIE : Activité obligatoire des utilisateurs et utilisatrices des ACV âgés de plus de 60 ans.

MAGASINIERS : Rosencrantz et Guildenstern; portent des blouses grises.

MÉTHODE : Divise les utilisateurs des Archives Cantonales Vaudoises (voir Archaïstes, Modernistes).

MODERNISTES : Utilisent des ordinateurs pour travailler. Produisent un zonzonnement et des cliquetis plastiques agaçants. Leur premier regard à l'entrée d'une salle de consultation est pour savoir où se trouvent les prises électriques (voir Bâtiment).

NOIR : Couleur et teneur des regards lancés par les utilisateurs des Archives Cantonales Vaudoises à ceux qui osent parler à haute voix.

PLANS ET CARTES : Leur consultation donne le droit d'occuper six tables d'un seul coup. Les notes à leur propos sont prises sur des fiches bleues ou roses, qui comportent une partie préimprimée (voir Méthode)

PANOPTICON : A inspiré la conception de la salle de communication. L'archiviste voit tout, mais on ne peut pas communiquer avec lui (voir Aquarium).

PORTE D'ENTRÉE : Mécanique, dangereuse, pivotante.

SALUTATIONS : Echangées uniquement entre lecteurs et archivistes. Jamais ou très rarement entre lecteurs. On ne sait pas comment se comportent les archivistes lorsqu'ils sont entre eux.

TABLES : Encore pourvues de trous pour placer des encriers (archaïques), mais recouvertes de Formica blanc (moderne).

E. C.

L'année champignacienne 1993 (suite)

Mesdames et Messieurs, entre les Alpes, le Jura et la piscine thermonucléaire d'Yverdon-les-Bains.

1993 fut l'année du Vaudois de l'Espace et du Vaudois du Néant.

Le Vaudois de l'Espace, c'est Claude Nicollier qui alla avec sa petite peau de chamois, enfilée sur son long organe télescopique, nettoyer les lentilles du périscope des étoiles. Comme l'a si justement dit le Président Duvoisin, démissionnaire du Conseil d'Etat pour mieux remplir sa tâche champignacienne : *«Un canton qui a envoyé Claude Nicollier dans l'espace doit pouvoir rebondir économiquement.»*

Le Vaudois du Néant, c'est Hubert Reymond, qui avec sa petite peau de chagrin est parvenu à vendre sa banque pour un plat de lentilles. Candidat au Grand Prix en octobre avec *«Notre conviction de Vaudois nous fera dire oui à la TVA à 6,2%»* Il réitérait début décembre par : *«Certains dossiers relevaient d'autres personnes, je ne me suis jamais passionné pour les crédits, je n'avais pas non plus les connaissances pour cela.»* Et depuis le silence. Victime d'une odieuse campagne d'un journal concurrent dont le titre commence par «2» et finit par «S», harcelé par des hyènes dactylographes et des chacals du traitement de texte, Hubert se tait, avec la dignité qui convient au Vaudois du Néant. Nous regrettons son mutisme, souhaitant ardemment qu'il ne soit que passager.

1994 sera peut-être un grand moment pour les amis des Lettres que vous êtes, puisque l'Association romande de Chessexologie nous promet la candidature de qui vous savez au prix Nobel de littérature. Mais 1993 restera dans les cœurs comme l'année champignacienne par excellence, puisque pour la première fois, un élu a accédé à la magistrature suprême. Il n'a pas déçu. Adolf Ogi, Champignac d'Or 1988, a été président de la Confédération pour 1993. Ecoutons-le, Mesdames et Messieurs, en essayant de retrouver mentalement le délicat phrasé de ce qu'on appelle maintenant le français de Kanderstègue, dialecte que la francophonie entière a pu découvrir avec effarement au sommet de l'île Maurice. Je vais conclure avec quelques extraits de l'allocution prononcée par Adolf Ogi à l'occasion de la Visite d'Etat de Sa Majesté la reine Beatrix et de Son Altesse Royale le Prince Claus des Pays-Bas en Suisse, en la Salle des Pas Perdus, le mercredi 3 novembre 1993. Recueillez-vous.

«Majesté, Altesse royale, Votre pays est situé au bord de la mer. (…) Chez nous, ce sont les montagnes qui dominent, les montagnes avec leurs rochers, leurs neiges, leurs torrents et leurs vallées. Vous avez des patineurs par milliers, le long des canaux gelés, nous avons des skieurs qui dévalent des pentes vertigineuses. (…) La mer, les cours d'eau chez vous, les cols alpins en Suisse ont toujours été, et resteront des voies de communications incontournables, les voies qui permettent les contacts entre les hommes, entre les peuples. Les explorateurs hollandais ont parcouru toutes les mers du globe, ils ont ouvert la voie aux marins modernes. Nos ancêtres ont percé les premiers tunnels et nos contemporains suivent leurs traces. (…) C'est pourquoi la Suisse, fidèle à sa vocation de lien entre le Nord et le Sud, veut favoriser le passage à travers les Alpes. Autant que le Rhin, ce passage alpin est indispensable aux communications en Europe. C'est notre contribution concrète à l'union de l'Europe dont nous occupons le cœur.»

Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, trois diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner l'élan champignacien dans la fibre de verre et la colle synthétique.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du grand prix 1993.

Vive le grand prix 1994 !

Photo Pts Meader

Un public nombreux, de tous âges et de diverses conditions, était venu dire son attachement à la cause champignacienne.

A boire et à manger

Ça commence avec *Little Buddha.* Oh ! rien de grave, un petit embarras, les bouddhiseries du grand prêtre italien vous restent juste un peu sur l'estomac. Pas de quoi vous dégoûter. Vous remettez ça avec *Entre ciel et terre.* Pourtant, vous connaissez votre Oliver sur le bout des doigts, ses petits airs sucrés, sa sentimentalité de guimauve, ses histoires tarte. Mais, allez savoir, des gargouillements pathologiques vous poussent à vous gaver. Et pour déguster, vous dégustez ! Une platée de bons sentiments. Vous achevez le traitement en vous farcissant *Mr. Jones.* Votre santé chancelle, l'indigestion vous guette ? Vous décidez de vous remettre d'aplomb avec *Kika.* Malheureusement, Almodovar vous sert un infâme brouet qui vous achève. Certes, l'Espagnol n'a jamais donné dans la finesse, mais un petit piment par ci, une blague épicée par là, il savait mettre son grain de sel. Aujourd'hui, il donne dans le bouillon gras. Une soupe froide –de la flotte, direz-vous, rien de lourd– et pourtant si et ça barbouille !

Mais, petit malin, vous avez gardé le meilleur pour la fin. Après le tout cuit amerloque et le tout cru hispanique, rien de tel qu'une bonne purge. Vous courez à *Short cuts…* et vous buvez la coupe jusqu'à la lie. Non qu'on puisse accuser Altman de tambouille –il est habile cuisinier, lui, au point de vous empoisonner sans en avoir l'air. Il vous grille à la braise, vous saute à feu vif, vous fouette jusqu'au sang avant de vous laisser mariner dans votre jus. Vous sortez de table, rétamé, anorexique, décidé à jeûner… jusqu'à vendredi prochain.

(V.V.)

Mieux que Swissmétro, Vaudmétro
Un projet à l'échelle du canton

***Construire* (dit-elle), N° 3, 19 janvier 1994**

Ah. Michel Danthe, rédac'chef. Depuis que le souffle de Gottlieb D. anime tes propos, tu deviens lyrique. Et tu n'hésites plus à mélanger les genres… *«L'apparition du TGV a profondément modifié notre usage du monde. J'entends, ici, de l'Europe.»* Le monde, l'Europe… c'est tout du même. Et pourquoi pas la Suisse, Lausanne, le quartier sous-gare, la Migros du quartier sous-gare… C'est «tout un peu le monde», non ? *«Il [le TGV] a introduit dans nos mentalités cette notion d'escapade, de break, de saut de puce intervilles. […] Le TGV nous a appris à zapper comme de rien…»* Si seulement on pouvait apprendre à zapper pour quelque chose !

***Carrefour*, journal des centres de contact Suisses-immigrés, N° 25-26, décembre 1993-janvier 1994**

«En Valais, comme ailleurs, la pénurie de prêtres se fait cruellement sentir depuis un certain nombre d'années.» Par qui ? Moi, ça va… *«Il est fréquent qu'un prêtre doive assumer la charge de plusieurs villages.»* Mais quelle surcharge ! En plus, ils n'ont même pas congé le dimanche ! *«Relevons que, dans ce secteur, le marché du travail est loin d'être saturé et que l'on ne peut guère avancer l'argument de la priorité à la main-d'œuvre indigène.»* Pourtant, avant, tout allait bien. Le Valais, il y a 7-8 ans était encore très ouvert aux curés étrangers de toutes sortes… Jusqu'à ce qu'il y a 2-3 ans, le canton change de politique, jusqu'à introduire le visa pour certains pays étrangers et même une «attestation de retour de l'évêque…» Qui a dit que le Royaume de Dieu…

***Revue internationale de sécurité sociale*, 1/93**

Tout savoir sur la pauvreté en Russie, sur les mécanismes à l'intention des personnes diminuées en Australie (celles à qui l'on a coupé les jambes?), les pensions publiques au Japon et l'assurance-accident en Suisse. Si. Qui, disons-le, est un peu comme le loto. *«Perte totale du pouce de la main droite (gauche pour les gauchers), 20% d'invalidité (CNA). Perte d'un pied : 30%. Perte d'au moins deux phalanges d'un doigt ou d'une phalange du pouce : 5%. Perte du nez : 30%. Scalp (sic) : 30%. Perte d'un rein : 20%. Surdité totale : 85%. Perte de l'ouïe d'un côté : 15%. Très grave défiguration : 50%…»* Et j'en passe.

Une arithmétique simple démontre fatalement que 2 gros orteils (5% chaque) valent un pavillon d'oreille (10%) ou que 2 pieds (30% chaque) valent un bras (au niveau du coude, 50%) + une rate (10%). Mais c'est surtout un avertissement clair aux personnes qui arrêtent de fumer et mastiquent à longueur de journée des pastilles de nicotine : perdant le goût (15%) et leur capacité de mastiquer (25%), ils se retrouvent ainsi eunuques (démunis de leurs organes génitaux, 40%). Ça donne à penser…

Kss…

(A suivre)

Informations inquiétantes sur les ravages de l'animisme chez les banquiers

«Si le dollar a évolué irrégulièrement en 1993, décevant nombre d'investisseurs, il a eu le mérite de se ressaisir au cours du quatrième trimestre…»

Informations financières,
Banque Cantonale Vaudoise, décembre 1993

Déchiffre & décompte

roman de Christian Michel

Chapitre cinquième

Résumé des épisodes précédents :

Corinne Dupertuis, psychologue, et son mari, Etienne, philologue, se livrent ou sont livrés à des réflexions imagées et profondes sur la chute. Ils passent leurs vacances d'hiver dans un village valaisan en compagnie d'une amie, Sandra, et font la connaissance d'un comptable à la retraite. Tous quatre font une partie de cartes, et le comptable se pose des questions sur ses nouveaux compagnons.

D'autres amis, Pierre et Céline Werner, et Roland, le mari de Sandra, les rejoignent. Lors d'une soirée qui réunit tous les personnages, Etienne raconte un rêve qui intrigue le comptable narrateur. Celui-ci se rend compte que tous ces gens cachent des secrets. D'abord Etienne, qui fait des recherches étranges sur deux langues presque inconnues, l'étrusque et le minoen.

On en apprend aussi beaucoup sur la vie de Pierre, psychiatre, et fort peu sur celle de Sandra, qui enseigne l'italien. Arrive ensuite Philippe Wolf, spécialiste en logique et en linguistique informatique. A la fin des vacances d'hiver, tous ces gens regagnent la ville.

Philippe croit avoir inventé un processus informatique révolutionnaire, qu'il a nommé "rétrovirus", et il convainc Etienne de collaborer avec lui pour déchiffrer l'étrusque et le minoen, avec l'aide de Bruno S., un technicien au passé louche, et de François Blanc, assistant en philologie classique.

Un soir, l'ordinateur de Philippe se met à lui envoyer des messages dans une langue énigmatique. Philippe doit demander l'aide de Bruno, qui en profite pour voler le système des rétrovirus en vue de le détourner à des fins comptables. Etienne n'arrive pas à déterminer si la langue mystérieuse est bien du minoen.

Plusieurs ordinateurs de l'Université sont atteints d'une maladie étrange, et il y a des erreurs inexplicables dans la comptabilité. Le recteur soupçonne Bruno et désigne deux commissions d'enquête. Le narrateur fait partie de l'une d'elles, l'ingénieur Schlössli constitue l'autre.

LES organisateurs du colloque avaient penché leur choix sur la ville de Pise, en raison de son passé étrusque mais aussi de la présence de l'Ecole Normale Supérieure, qui offrait un cadre idéal. La Piazza dei Cavalieri est un ensemble architectural magnifique, avec la Scuola Normale Superiore face à une résidence estudiantine, toutes deux de style Renaissance. Seuls les scooters bruyants et les voitures de petite cylindrée rappellent qu'on est dans l'Italie contemporaine. A quelques pas, la célèbre tour met en perspective les énigmes historiques insolubles et les hypothèses qui tiennent debout par la force de l'inertie – ou par la vertu du *clinamen* du *De Rerum Natura* de Lucrèce.

Les participants au colloque devaient affronter le problème délicat de reconnaître qu'on n'en savait guère plus sur l'étrusque qu'on n'en savait une dizaine d'années auparavant. C'était une chance pour Etienne Dupertuis, qui, à défaut de résultats nouveaux, pouvait esquisser un projet de recherche original. L'accueil de ses idées fut mitigé. D'aucuns y virent une simple fanfaronnade, d'autres eurent l'impression désagréable que le philologue suisse marchait sur leurs plates-bandes, et les plus futés se demandèrent si son projet n'en cachait pas un autre. Les langues se délièrent à l'heure du repas de gala offert par la Municipalité de Pise en l'honneur des vaillants étruscologues venus des quatre coins de l'Europe et même de son centre géographique. Etienne dut admettre que ses recherches étaient suspendues comme une épée de Damoclès à un programme informatique qu'il ne maîtrisait pas vraiment et dont le responsable avait bien du fil à retordre. Les autres étruscologues décidèrent en leur for intérieur de ne pas publier la communication de leur collègue, en arguant si besoin était de problèmes techniques dus à un manuscrit d'ailleurs inexistant. L'opération de sauvetage prévue par Etienne Dupertuis avait donc tourné au désastre: ses idées ne seraient pas publiées, mais la rumeur allait courir qu'il cogitait dans le vide avec pour seul support l'aide d'un programme informatique douteux et probablement piraté. Comme Pise est la vitrine italienne d'un grand constructeur d'ordinateurs, il y avait parmi les participants plusieurs spécialistes qui connaissaient fort bien les travaux finlandais sur les inscriptions de Mohenjo-Dâro et qui avaient fait le rapprochement avec les recherches conjointes du philologue et de son collègue informaticien.

Après la clôture du colloque, Corinne rejoignit son mari à Pise pour passer quelques jours de vacances en Toscane. Etienne avait toujours été fasciné par les collines et par les tours, et ils allèrent d'abord à San Giminiano, puis à Volterra, haut lieu de la civilisation étrusque. Le philologue fit ensuite visiter à Corinne la petite ville de San Miniato, dominée par une colline où se dressent la ruine d'une vieille tour et une rangée de cyprès surplombant une place entourée d'une église et d'un ancien monastère transformé en hôtel. Ils y prirent une chambre pour la nuit et dînèrent dans la salle à manger majestueuse du cloître désaffecté. L'endroit était presque désert, et le personnel du restaurant était plus nombreux que la clientèle. De retour dans leur chambre, Corinne fondit en pleurs sans raison apparente. Après examen de la situation, elle en conclut que ses larmes étaient simplement l'expression du sentiment de vide qu'elle ressentait dans ce lieu un peu lugubre. Le lendemain était un dimanche, et ils furent réveillés par les cloches de l'église, qui s'avéra être une cathédrale, car, devant la foule assez dense des fidèles venus assister à la messe, figurait un évêque arborant une calotte violette. Etienne se lança dans des explications savantes sur le grand nombre de diocèses en Italie, qui correspondent aux anciennes subdivisions administratives de l'Empire romain. Il finit par convaincre sa femme que ni la présence d'un évêque ni celle d'une assistance nombreuse n'étaient surprenantes sur cette place pourtant dépeuplée la veille. Néanmoins, Corinne préférait quitter San Miniato pour une ville plus animée, et ils partirent pour Florence.

MAIS Florence était submergée par le flot des touristes, et c'est à peine si l'on pouvait marcher dans les rues. Etienne se demandait s'il supporterait longtemps le vacarme de la grande ville, et s'il ne serait pas mieux, comme son frère Luc, dans un village grec entouré d'oliviers, non loin d'une mer encore propre, où les gens prennent le temps de vivre, entre l'ouzo matinal, la sieste et les longues soirées à la terrasse d'une taverne. Il proposa à Corinne d'aller voir son frère. Grâce à des relations dans une compagnie aérienne, il dénicha rapidement deux billets et ils s'envolèrent pour Athènes.

Après une brève visite au conservateur des antiquités créto-mycéniennes du Musée National qu'il connaissait bien et qui lui montra les acquisitions récentes encore inconnues du public, Etienne s'empressa de s'éloigner de l'atmosphère étouffante d'Athènes pour se diriger vers la plaine verdoyante d'Argos et la colline escarpée de Mycènes. C'est dans cette région que se trouvait le petit village où son frère Luc élevait des moutons et cultivait des oliviers. Il débarqua à l'improviste avec Corinne, car Luc n'avait pas le téléphone, et un télégramme aurait eu peu de chances de les précéder. Luc était occupé à retaper la maison qu'il avait achetée à vil prix mais qui demandait encore de nombreux travaux pour devenir vraiment habitable, sinon confortable. Sa femme, Angeliki, était à la cuisine, et leurs deux enfants, Maria et Manolis, gardaient les moutons un peu plus loin.

Angeliki avait commencé des études en Suisse au temps de la dictature des colonels. Ses parents étaient des commerçants aisés mais peu favorables à un régime fasciste, et ils avaient préféré qu'elle fasse ses études dans une université étrangère, où d'ailleurs son frère se trouvait déjà et pourrait veiller sur sa conduite et ses fréquentations. Elle avait fait la connaissance de Luc, lui aussi étudiant à l'époque, lors d'une manifestation contre les colonels grecs. Elle avait fini par l'épouser pour échapper à la tutelle de son frère, et après la chute de la dictature militaire, ils abandonnèrent tous deux leurs études ou plutôt une vie estudiantine insouciante pour venir vivre en Grèce. Le père d'Angeliki avait comme beaucoup d'Athéniens des racines campagnardes, et il avança au couple une somme suffisante pour acquérir une maison délabrée et un lopin de terre.

Luc et Angeliki avaient gardé de leurs études décousues et intermittentes un certain goût pour la culture et la littérature, et leur demeure en portait des traces. Des livres traînaient un peu partout et témoignaient de leur parcours intellectuel chaotique. Angeliki était censée avoir étudié la littérature française et l'histoire de l'art. Quant à Luc, il avait commencé par les langues anciennes, mais les brillants résultats d'un frère jumeau bien plus assidu que lui l'avaient incité à se tourner vers d'autres horizons. Il avait hésité entre la philosophie, l'histoire des religions, la sociologie et diverses sciences humaines. Il avait aussi des sympathies gauchistes, vaguement trotskystes, mais il n'avait jamais milité sérieusement. Sur la base branlante de ces bribes de savoir, il avait bricolé une sorte de philosophie personnelle qui tenait plus du marché aux puces que de l'esprit de système. Angeliki l'avait aidé à mettre un peu d'ordre dans ce bric-à-brac en lui faisant lire Kazantzakis, qui n'est pas seulement l'auteur de Zorba, mais aussi d'ouvrages où il développe une vision du monde d'un éclectisme plus rigoureux que celui de Luc. Celui-ci s'était pris de passion pour l'écrivain crétois au point de le lire dans le texte original, ce qui avait accéléré son apprentissage du grec moderne. Sur ce dernier point en tout cas, il en savait autant qu'Etienne, qui parlait bien le démotique, mais en y mêlant involontairement des éléments de grec ancien, dont certains faisaient pédants et d'autres étaient tout simplement incompréhensibles.

APART Corinne, tous pouvaient donc s'exprimer en français et en grec. Les enfants de Luc et d'Angeliki allaient à l'école communale, mais ils parlaient volontiers français avec leur père, qui essayait tant bien que mal de leur apprendre à lire et à écrire dans sa langue maternelle. Bien sûr, les enfants parlaient en grec aux moutons, et de façon générale à tous les habitants du village, qui avaient fini par intégrer cette famille à moitié étrangère d'intellectuels reconvertis à la paysannerie.

L'unique taverne du village avait joué un rôle important dans cette intégration. L'appellation de taverne était quelque peu usurpée pour un restaurant aussi modeste, mais le patron y tenait, car, comme il n'y avait rien d'autre, c'était à la fois un café et un restaurant. La présence de nappes sur certaines tables délimitait en principe les deux fonctions de l'établissement. Luc y venait seul à l'heure de l'apéritif, et souvent avec sa famille pour le repas du soir. Il y retrouvait d'autres familles, car, contrairement à la Suisse, la Grèce est un pays où les enfants sont les bienvenus dans les restaurants, en tout cas lorsque le beau temps leur permet de s'égailler dans les alentours de la terrasse, où ils restent souvent jusqu'à des heures tardives, même en dehors des vacances scolaires. La circulation routière ne représentait pas grand danger pour eux, car les rares véhicules qui passaient dans la rue défoncée étaient de vieux triporteurs ou des camionnettes agricoles qui amenaient leur propriétaire à la taverne. Quelques jeunes gens chevauchaient des motos, mais l'état de la route ne leur permettait guère de faire autre chose que du bruit pour montrer leurs machines, et ils allaient pratiquer le pilotage sportif loin du village.

Les autochtones avaient commencé par appeler Luc "le Suisse", mais ils l'avaient adopté et l'appelaient maintenant par son prénom. Personne ne se risquait à articuler "Dupertuis", un mot imprononçable pour un Grec. D'ailleurs, Luc lui-même ne savait ni comment l'adapter phonétiquement, ni comment le transcrire en caractères grecs – Etienne avait eu le même problème, et lorsqu'on ne lui disait pas "Monsieur le professeur", il se faisait appeler par son prénom ou par la traduction de celui-ci, Stephanos.

LUC et sa famille faisaient donc partie du décor, et lorsqu'ils arrivèrent le premier soir à la taverne en compagnie d'Etienne et de Corinne, le patron se demanda pourquoi ils parlaient maintenant tous en français et pourquoi il y avait deux Luc. A tout hasard, il dit "salut Luc", en essayant de regarder les deux hommes à la fois, mais tous deux lui rendirent son salut, en grec. Puis Luc se mit à causer avec Corinne et Etienne avec Angeliki, et le patron ne savait plus du tout où il en était. Heureusement, la vérité sort de la bouche des enfants, et Manolis et Maria montrèrent Etienne du doigt et dirent en chœur:

– Non, lui c'est notre oncle Stephanos, avec tante Corinne.

Le patron, rassuré sur son état, pensa qu'il pouvait boire un verre à la santé de ses deux nouveaux hôtes, et il alla chercher deux bouteilles de retsina – de vraies bouteilles de vin, et pas la piquette locale qu'il servait en litres d'habitude. Il s'assit à la table de tous les Dupertuis, en laissant à son fils le soin de s'occuper des autres clients. Certes, la loi interdit aujourd'hui de faire travailler les enfants comme garçons de café, mais après tout son fils n'était presque plus un enfant. Après avoir trinqué, Luc expliqua au patron que son frère était un vrai jumeau.

– Mais alors, il y en a aussi des faux, et ceux-là sont des menteurs!

Tout le monde éclata de rire, sauf Corinne, qui n'avait rien compris. Luc lui traduisit ce qui s'était dit, pendant qu'Etienne exposait au patron la différence entre gémellité homozygote et gémellité hétérozygote, en des termes savants qui semblaient tirés tout droit d'Hippocrate. Après ce hors-d'œuvre, le patron entraîna Corinne et Angeliki à la cuisine, pour présenter sa femme à la première et ce qu'il y avait à manger à la seconde. A la fin du repas, d'autres clients vinrent s'asseoir à la table des Dupertuis, dont le maire du village, qui prolongea d'autorité l'heure de fermeture réglementaire des établissements publics sis sur le territoire communal.

Luc avait aménagé une chambre pour Etienne et Corinne, qui comptaient rester quelques jours. Le confort était spartiate: un grand matelas à même le sol, deux chaises et deux lampes de chevet en composaient tout le mobilier. La salle de bains consistait en une douche dans la cuisine, à côté de l'évier. Comme Luc avait l'intention de construire ultérieurement une cloison, il n'avait pas jugé utile de séparer provisoirement la douche de la cuisine par un rideau, ce qui ne gênait personne. Les enfants purent ainsi vérifier que les jumeaux se ressemblaient comme deux gouttes d'eau de la tête aux pieds, sauf que Luc était plus bronzé et surtout plus musclé qu'Etienne. Corinne se disait que la vie à la campagne et les travaux de maçonnerie ont un effet bénéfique sur le physique des hommes. Angeliki pour sa part avait gardé une apparence d'étudiante, et elle ressemblait plus à Corinne qu'à une matrone méditerranéenne.

Etienne était venu d'Athènes avec une voiture de location, qu'il avait choisie assez spacieuse pour véhiculer quatre adultes et deux enfants. Il offrait ainsi des vacances à la famille de Luc, qui pouvait enfin accéder facilement aux sites antiques, au port vénitien de Nauplie et à des plages désertes que n'atteignaient ni les transports publics ni les touristes motorisés attachés aux sentiers battus. Pendant que les Dupertuis perfectionnaient leur culture et leur bronzage, des voisins obligeants surveillaient un peu les moutons, qui n'avaient d'ailleurs guère de velléités d'escapade et broutaient consciencieusement droit devant eux. Par principe, Luc était opposé à l'idée même de vacances, puisqu'il menait une vie saine dans la nature, mais il considérait qu'il ne faisait que montrer le pays à son frère et à sa belle-sœur. Angeliki et les enfants n'étaient pas victimes de ces préjugés idéologiques, et ils jouissaient sans scrupule de cette occasion de voir autre chose que des moutons et des oliviers.

LE bref séjour d'Etienne et Corinne dura finalement quelques semaines, pour le plus grand bénéfice de l'agence de location de voitures, qui débitait régulièrement la carte de crédit du philologue. Celui-ci serait bien resté plus longtemps encore, loin des soucis professionnels, à l'abri du téléphone et même du courrier, qu'il n'avait pas fait suivre, mais Corinne devait reprendre son travail. Ils regagnèrent donc Athènes. Après s'être dépêtrés des embouteillages de la capitale, ils finirent par atteindre l'aéroport. Comme d'habitude, ils attendirent longuement, assis sur des marches d'escalier, puis ils purent enfin embarquer sous l'œil soupçonneux d'un douanier ou d'un policier qui se demandait quel trafic pouvait bien amener Etienne en Grèce aussi souvent.

Dès les premiers mots de bienvenue de l'hôtesse de l'air suisse allemande, le professeur et la psychologue comprirent qu'ils étaient de retour aux choses sérieuses et que les vacances étaient finies.

(à suivre)